PC 839
.A5 P63

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

LES DOÏNAS

POÉSIE ROUMANE

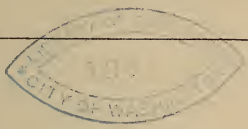
LES DOÏNAS

POÉSIES MOLDAVES

DE V. ALEXANDRI

TRADUITES PAR

J.-E. VOÏNESCO



PARIS

DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS

36, RUE DE SEINE, 36

MDCCCLIII

PC 839
.A5P63

A M. ALEXANDRE WEILL

Mon cher Monsieur Weill,

Notre connaissance ne date que d'un jour, et déjà l'amitié que je ressens pour vous est aussi vive que si elle avait subi l'épreuve de longues années. N'allez pas prendre ceci pour une hyperbole échappée à l'essor d'une imagination méridionale. Le hasard nous réunit : dans une de ces causeries intimes, une discussion venant à s'élever sur les événements

et les questions du jour, vous apportâtes, dans les débats, tant de chaleur, tant de verve et d'entrain que je n'ai pu m'empêcher d'y prêter toute mon attention. Vos opinions, certes, ne sont pas tout à fait conformes aux miennes; cependant une de ces sympathies spontanées me poussa à rechercher votre amitié. Nous nous vîmes plusieurs fois; chaque jour nous rapprocha davantage; je trouvai en vous, avec un ineffable plaisir, cet abord facile et expansif, cette vivacité toute française, cette gaîté de caractère qui, hélas! autrefois ont fait aussi le charme de ma vie. Vous vîtes en moi une résignation calme au malheur de l'exil et un cœur qui sourit encore au bonheur d'autrui. Depuis lors, convaincu que si, sur le terrain de la politique, nous ne devons jamais faire route ensemble, sur tout autre terrain cependant, nous pouvons nous tendre la main, vous m'offrîtes vos bons services et j'acceptai. Aussi vous avez vu avec quelle confiance je suis venu à vous pour vous demander des conseils sur cette traduction, en tête de la-

quelle je vous demande aujourd'hui la faveur de placer votre nom.

Mais avant de vous dire pourquoi je réclame cette faveur, permettez-moi de vous expliquer les motifs qui m'ont déterminé à publier ce livre.

C'est un drame bien émouvant, mon cher monsieur Weill, que l'histoire de ces descendants des colons Romains qui suivirent Trajan dans la Dacie et qui forment aujourd'hui le peuple Rouman. Douloureux et sanglant jusqu'au commencement du XIIIe siècle, ce drame, que, malgré mes désirs, je ne saurais suivre dans toutes ses péripéties, atteignit, dans les siècles suivants, les proportions d'une brillante épopée. C'est ainsi qu'après les calamités des invasions successives des barbares, tels que Goths, Ostrogoths, Huns, Avares, Tartares et autres, calamités qui durèrent près de dix siècles, la Roumanie parvint enfin à conquérir son existence nationale et à briller d'un grand éclat dans le monde politique. Mais qu'elle fut courte et agitée, cette période ! qu'elle fut tourmentée,

cette existence ! car ce peuple martyr, rempart de la chrétienté et de la civilisation contre les envahissements de l'Islamisme et de la barbarie, n'eut pas même le bonheur de vivre en paix avec ses voisins les Hongrois, les Polonais, les Serbes et autres peuples de race Slave. Le cadre de cette lettre ne me permet pas de vous retracer ici le tableau de cette brillante période qui couvrit ma patrie de gloire, au prix de tant de larmes et de sang. Non, je ne vous énumérerai point les nombreuses luttes que nous eûmes à soutenir contre les Turcs et les Tartares ; luttes héroïques où, malgré les déchirements de l'intérieur et les harcèlements de nos voisins, nos aigles ont fait pâlir, jusque dans son sérail, le terrible Ilderim, et ont chassé au delà du Balkan, ces farouches enfants du Croissant. Il suffit de vous dire qu'enfin épuisée, divisée, morcelée même, la Roumanie succomba. La Moldavie et la Valachie demeurèrent encore quelque temps debout ; mais elles aussi furent bientôt obligées de subir la domination de la Porte-Ottomane

sous le titre de protection ; elles se réservèrent bien, il est vrai, les droits et les priviléges qui garantissent la nationalité d'un peuple ; mais le repos et la tranquillité du pays n'en furent pas moins troublés, par les incessants empiétements des Musulmans. Un malheur cependant, une calamité bien plus grande attendait ma pauvre patrie. Dès le XVIIIe siècle la Moldo-Valachie, perdant le droit de se gouverner par des princes indigènes, subit l'opprobre du joug des Fanariotes.

La servitude, monsieur, est chose terrible ; mais rien de plus terrible que l'avilissement de la servitude sous les Fanariotes, race ignoble et bâtarde des Grecs habitants du Fanar. Non, l'Europe ne saurait se faire une idée d'une situation pareille à la nôtre sous le régime de ces nouveaux maîtres, esclaves eux-mêmes de la Turquie, vils, corrompus, rampants et voués à tous les mauvais instincts de la nature déchue.

Les arts et les sciences ne fleurissent guère dans les temps de trouble ; le progrès est lent, sinon impossible. Cependant en

interrogeant l'histoire on se convaincra que, tant qu'ils ont conservé leur nationalité, malgré les maux qui ont si fatalement pesé sur eux, les Roumans ne sont jamais restés en arrière des progrès qui s'opéraient en Europe. Mais arrive l'oppression de la servitude Fanariote, à l'instant tout progrès disparaît et il se fait nuit complète en Roumanie pendant plus d'un siècle. Nous tombâmes si bas que nous eûmes presque horreur de nous-mêmes. L'Europe ne se souvint plus que nous faisions partie de la grande famille latine et, comme l'observe fort judicieusement M. Saint-Marc-Girardin, dans ses souvenirs de voyage, elle allait jusqu'à croire que les Moldaves et les Valaques étaient des Turcs ou des Slaves.

Tel fut, mon cher monsieur Weill, l'état de la Roumanie jusqu'en 1822, époque où la révolution de Vladimiresco, chassant les Fanariotes, nous fit reconquérir notre existence d'avant 1700. Ce n'est donc que depuis trente ans que notre patrie est rentrée dans la voie du progrès et de la civilisation ; ce n'est que

depuis cette époque que nous assistons au consolant spectacle de la régénération de la pensée nationale. Je ne parle ici que de la Moldo-Valachie, car, pour la Transylvanie et la Bucovine, elles se ressentent naturellement de l'action du gouvernement autrichien; et, quant à la Bessarabie, elle fait, depuis 1812, partie de la Russie.

Je n'ai pas besoin, je pense, de vous citer une à une les nombreuses entraves qui ont été apportées au développement de cette pensée dans notre pays; et, cependant, il s'est fait dans l'espace de ces trente dernières années un travail intellectuel tel, qu'il y aurait injustice à le croire tout-à-fait indigne de l'attention de l'Europe. Au risque d'être taxé de présomption, j'oserai encore affirmer qu'il est peu de peuples qui, dans les mêmes conditions et toutes proportions gardées, aient avancé autant que nous. Chez toutes les nations qui commencent, la poésie tient le premier rang; aussi est-ce vers la poésie seule que les efforts de la jeunesse moldo-valaque ont tendu bien longtemps. Plus d'un essai a

été tenté dans tous les genres ; et, si le caractère général des créations de nos poëtes est celui de l'imitation étrangère, il existe pourtant d'honorables exceptions. M. Alexandri est la première. Nourri dans la lecture des chroniques roumanes et des poésies anciennes, il a eu seul le mérite de trouver le filon d'une mine riche de poésie nationale. Toutes ses créations sont une peinture fidèle des coutumes du pays, de sa situation morale et politique à l'époque qui précède immédiatement celle dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Voyez ses *doïnas;* la plupart d'entre elles, la *Strunga,* le *Chant des Brigands, André Popa* sont autant de souvenirs des douleurs de l'homme qui, condamné à cette époque aux plus lourdes redevances et à la plus dégradante oppression, se réfugiait dans les bois. Mais tous ses héros des forêts sont intéressants et nobles. Vaillant et intrépide, jamais cruel, tendre et aimant, telle est la nature du Rouman, et telle nous la dépeint M. Alexandri.

Quant au mérite littéraire des poésies de

M. Alexandri, je ne crois pas abuser de votre patience en appelant votre attention sur *la Doïna, la vieille Kloantza, les Trois Archers,* et quelques autres pièces du même genre. Je crois encore moins blesser la modestie du poëte, en traçant ici un parallèle entre les pièces que je viens de citer et les productions des plus grands poëtes lyriques polonais et allemands. Pour ne vous citer qu'un exemple, il existe parmi les poésies de Gœthe une ballade bien connue dans toutes les littératures: *le Pêcheur;*

« Und wie er sitzt, und wie er lauscht,
« Theilt sich die Flut empor,
« Aus dem bewegten Wasser rauscht
« Ein feuchtes Weib hervor. »

M. Miçkiewicz, dans un petit poëme intitulé *la Willi,* a reproduit presque littéralement les beautés de la ballade allemande; la description surtout du bouillonnement du flot, agité par la chute du chasseur dans l'abîme du torrent, est exactement la même que dans Gœthe.

Voici de quelle manière s'est exprimé M. Alexandri dans sa *vieille Kloantza :*

« Sbucnind apa' n nalte valurĭ
« Mult în urmă clocoti
« In marĭ cercurĭ se' nvîrti
« Si de trestiĭ și de malurĭ
« Mult cu vuet se isbi.

« Pân' ce'n urmă linistită
« Dulce unda' șĭ alina
« Si în taĭnă legăna
« Fatza luneĭ înălbită
« Ce cu ḑioa se'ngâna. »

« L'eau, rebondissant en flots écumeux, bouillonne « après la chute des corps ; puis tournoyant en larges « cercles liquides, elle oscille avec un bruit sourd « entre le rivage et les roseaux ;

« Puis elle se calme par degrés, se balance lente- « ment, et reflète avec amour le disque pâli de la « lune, dont la lumière argentée lutte avec les pre- « miers rayons du jour... »

Certes, je suis loin de vouloir comparer M. Alexandri à Gœthe, ni à Miçkiewicz. Je n'ai voulu vous donner qu'un échantillon du genre et de la nature du riche talent de notre poëte national. Malheureusement, depuis un certain nombre d'années,

la voix du chantre se tait. Sans pouvoir le prouver, j'oserai presque affirmer que cette voix mélodieuse n'est point éteinte, mais étouffée par une censure inintelligente et insensée. S'il en était autrement, M. Alexandri serait bien coupable d'oublier ce qu'un talent comme le sien doit à sa patrie. Il a, sans doute, rendu un bien grand service à la littérature nationale, autant par ses propres productions que par la publication des vieilles poésies populaires qu'il a recueillies et arrangées avec tant de goût. Il est le premier qui, par son théâtre, ait frayé la route au drame populaire national. Eh bien, qu'il s'essaie aujourd'hui dans le poëme héroïque, dans le drame sérieux, dans la haute comédie. Le succès de ses premières tentatives nous est un sûr garant de celui qu'il obtiendrait dans la voie nouvelle où nous le convions, au nom de ses amis et de sa patrie. D'ailleurs le poëte n'a des droits à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité qu'autant qu'il a mis au jour le système tout entier de ses croyances religieuses,

politiques et philosophiques. M. Alexandri, certes, ne nous contredira pas sur ce point.

J'ai senti le besoin de parler de deux choses saintes : du passé de mon pays et de ses titres à la sympathie de l'Europe. En donnant ici une traduction interlinéaire des poésies de M. Alexandri, je suis, certes, loin de croire que j'ai rendu les beautés dont elles fourmillent. Mon intention n'était que d'offrir au public français le calque, pour ainsi dire, d'un des principaux monuments de notre littérature naissante. Tout homme de cœur, pour peu qu'il aime son pays et sa langue maternelle, me comprendra. Qu'il daigne seulement jeter un coup d'œil sur ces poésies, mon but sera atteint, et mon travail largement récompensé.

J.-E. Voïnesco.

LES DOÏNAS (*)

I

LA DOÏNA (1)

Si j'avais une jeune belle avec des fleurs dorées dans ses tresses et des roses sur ses lèvres;

Si j'avais une bien-aimée à l'âme fière et mâle, aux yeux noirs comme le fruit de l'aubépine;

Si j'avais une blonde joyeuse, à la taille élancée, leste comme le petit du chevreuil;

Je deviendrais rossignol chantant la Doïna d'amour dans la brise de la nuit.

***

Si j'avais une petite carabine, trois balles

(*) Voir les notes à la fin du volume.

dans ma bourse de cuir (²) et une hache dévouée comme une sœur;

Si j'avais, au gré de mes désirs, un cheval hardi comme le lion et noir comme le péché;

Si j'avais sept frères aussi vaillants que moi et montés sur des dragons ailés,

Je deviendrais aigle et j'entonnerais en plein jour, à la face du soleil, la Doïna de la vengeance.

* * *

Et je dirais à l'une: Belle amie, je jure par cette petite croix de te soigner comme un frère;

Et je dirais à l'autre: Brave coursier, va distancer par ta course les hirondelles dans leur vol par-dessus les montagnes et les vallées;

Et je dirais aux derniers: Sept frères, faites le signe de la croix et jurez de ne jamais vous rendre à personne tant qu'un souffle de vie vous restera;

Allons tous bravement, allons arracher notre patrie aux païens et à l'esclavage.

II

LA VIEILLE KLOANTZA

Vieille sorcière, coursier de Satan.
(Dicton populaire.)

La vieille Kloantza, assise sur ses talons dans un fourré de buissons desséchés, regarde fixement tantôt la lune pâle et blonde, tantôt le grand feu qui brille au village voisin.

Elle file, la vieille édentée; elle file en faisant claquer ses mâchoires et ses doigts; le fuseau de sa quenouille tourne rapidement en bourdonnant dans l'air.

« Fuis, dit-elle, loin de moi, ô Démon de la « laideur! va-t-en par-dessus la forêt couverte « de feuilles, au fond du sombre désert; fuis « loin de moi, afin que mon bien-aimé, le plus « beau des jeunes garçons, accoure de suite à « mon appel.

« Ah! s'il voulait venir auprès de moi, pour

« que je sois seule, toute seule à l'aimer dans « ce monde ! Fasse le Seigneur Dieu que tout « ici-bas tourne à son avantage aussi rapide- « ment que tourne mon fuseau.

« Mais s'il ne voulait pas venir !... Fasse l'es- « prit du mal qu'il soit éternellement frappé « de maléfice, et poursuivi éternellement par « la colère de l'enfer.

« Que ses yeux tournent dans leurs orbites ; « que sa langue soit prise et que Satan, armé « d'un fer brûlant, lui arrache le cœur de la « poitrine pour le jeter dans les flammes éter- « nelles.

« Que le monstre vert le poursuive tant qu'il « y aura devant lui de la terre pour courir et de « la lumière pour voir ! Que les terribles esprits « de la nuit, Hraconit (3) et Sang-Rouge (4), vien- « nent le torturer à leur tour jusqu'à l'aurore. »

La vieille file avec plus de rage ; son fuseau devient invisible en tournant. Elle s'agite, elle frémit, car soudain une grande étoile vient de tomber du ciel ; une tache noire s'est posée sur le disque de la lune, et le feu du village voisin a diminué.

« O mon jeune bien-aimé, retire ta main de la « Hora (5) qui tournoie autour de ce grand feu ; « détourne surtout tes doux regards des yeux « de ces jeunes filles qui dansent avec toi, car « elles ont de grands yeux qui portent malheur.

« Viens à moi, mon brave chéri, viens; je « te chanterai de douces chansons pendant la « nuit, je te soignerai comme une fleur, je te « défendrai par mes exorcismes du mauvais « œil, des destinées cruelles et de la morsure « des serpents.

« Hélas! depuis ce jour d'été où, égaré dans « le bois, tu chantais la Doïna d'amour, mon « pauvre cœur, plein d'amertume, est en guerre « avec mon âme.

« Oh! viens livrer à mes caresses ta figure « radieuse, ainsi que tes beaux yeux à mes bai- « sers; je jure en revanche de filer pour toi des « habits de soie et une écharpe impériale.

« Le Vircolici (6) s'étend comme un nuage sur « le disque de la lune... Accours, ô mon bien- « aimé, avec la rapidité du vol de l'oiseau, car « je sens ma vie s'achever comme la laine de « ma quenouille. »

La vieille Kloantza gémit et pleure, elle a fini de filer, hélas! et son bien-aimé n'est pas venu. Elle tord ses mains dans un accès de désespoir affreux, puis se lève, se tourne du côté de l'orient et dit à haute voix :

« Sors du chaos ténébreux, ô toi l'ennemi « du ciel, toi qui changes l'année en siècle « pour les âmes qui souffrent, esprit du mal, « Satan!

« Toi qui, de ton aile, éteins les lampes fu-

« néraires des tombeaux où reposent les re-
« liques des saints, quand tu fais trois fois le
« tour de la terre en un clin d'œil.

« Viens comme aux heures de désolation
« quand, la nuit, tu prends ton vol en blasphé-
« mant, viens accomplir mon vœu au prix de
« mon âme, que je te cède pour l'éternité. »

Elle dit, et tout à coup la vallée et la montagne retentissent d'un bruit étrange; les corbeaux croassent au sein des nuages, et sur la branche élevée d'un arbre reluisent soudain deux yeux ennemis.

« J'amènerai près de toi ton bien-aimé, dit
« à la vieille Kloantza une voix effrayante,
« mais à condition que tu me prennes sur tes
« épaules, et que tu fasses trois fois le tour de
« l'étang à travers les fleurs et les serpents de
« ses bords. »

La vieille Kloantza accepte sans plus songer au péché mortel qu'elle commet. Elle part en emportant Satan qui grince affreusement des dents, et qui blasphème tout le long de la route.

Elle saute, la vieille, elle court, elle vole, aiguillonnée par son ardent désir, pareille à un hibou qui s'élance vers un ruisseau pour se désaltérer... Elle court, et derrière elle le fuseau se dévide en roulant dans les herbes.

Elle fuit, la vieille échevelée, semblable à un tourbillon de poussière; elle court sur le

rivage glissant, et dans le silence profond de la nuit, Satan hurle, hurle toujours.

Des milliers d'esprits infernaux sortent aux rayons de la lune, glissent à travers les roseaux de l'étang et poursuivent, en sifflant, la folle Kloantza, qui saute et prononce des exorcismes.

La forêt retentit d'un long éclat de rire jusque dans ses profondeurs ; la vallée et la montagne y répondent par un autre éclat de rire plus effrayant encore, mais elle ne s'en émeut pas.

Elle n'entend plus, elle ne voit plus, tant elle court follement ; on dirait, à la voir, un esprit de l'autre monde emporté par la terreur, tant elle se précipite ardemment vers le but éloigné, à la voix de l'espérance qui la pousse en avant.

Encore dix pas à faire, dix pas difficiles à franchir, puis elle pourra caresser son bien-aimé, le soigner comme une fleur, le préserver par ses exorcismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de la morsure des serpents.

Deux pas encore... Ah ! le coq éveillé chante tout à coup dans le bois, et Satan le maudit se lance avec sa victime dans les profondeurs de l'étang.

L'eau rebondit en flots écumeux et bouillonne après la chute des corps, puis, tournoyant en

larges cercles liquides, elle oscille avec un bruit sourd entre le rivage et les roseaux ;

Puis elle se calme par degrés, se balance lentement et réflète avec amour le disque pâli de la lune, dont la lumière argentée lutte avec les premiers rayons du jour...

Lorsque le voyageur attardé passe en sifflant pendant la nuit aux bords de cet étang, il entend par moments d'étranges chuchottements au sein des roseaux, puis une voix plaintive qui dit ces paroles :

« Viens à moi, mon brave chéri ; viens, je « chanterai pour toi la nuit de douces chan- « sons, et je te soignerai comme une fleur, et « je te préserverai par mes exorcismes du mau- « vais œil, des destinées cruelles et de la mor- « sure des serpents. »

1842.

III

LES TROIS ARCHERS

OU L'AUTEL DU MONASTÈRE DE PUTNA

Le prince Etienne, ce grand héros qui a jeté la terreur parmi les païens, veut aujourd'hui

élever un monument sacré en l'honneur de la chrétienté, et, suivi de ses vaillants Romains, il vient lui-même choisir sur les bords de la Putna, l'emplacement du saint autel.

Une foule immense l'accompagne et se répand sur les collines, comme les vapeurs qui s'étendent sur la surface des marais au coucher du soleil. De vaillants capitaines, couverts d'armures étincelantes, sont là sur leurs coursiers sauvages, et semblent attendre fièrement le signal des combats.

Le glorieux drapeau de la Moldavie flotte majestueusement dans les airs; la montagne retentit des sons prolongés du boutchoum (7), et la vallée résonne des chants des cornemuses.

Voilà que près d'une colline le prince Etienne s'est arrêté : tout se tait; le peuple reste immobile, les regards fixés sur lui.

Trois guerriers portant des arcs montent sur la colline; deux d'entre eux, pareils au sapin des montagnes, ont l'aspect fier et terrible du bison de notre pays; ils portent la glouga (8) sur l'épaule, le glaive à la ceinture, et sur leur front un vaste bonnet de peau de mouton se courbe et se mêle aux boucles noires de leur chevelure.

Souvent ces deux archers, de leurs flèches lancées jusqu'aux nuages, ont arrêté l'aigle dans son vol à travers les feux des éclairs.

Bien des bêtes fauves au fond des forêts, bien des ennemis jeunes et hardis au sein des combats ont senti pénétrer dans leurs fronts et dans leurs cœurs les flèches mortelles de ces deux guerriers.

Car ce sont les dignes archers du prince Etienne-le-Grand, qui prépare son arc en ce moment, pour joûter avec eux.

« Enfants, tendez vos arcs.... je veux aujourd'hui joûter moi-même avec vous. » Ainsi parle le prince Etienne; aussitôt les deux vaillants s'inclinent, tendent leurs arcs et tirent; leurs flèches volent, déchirent rapidement l'air qui siffle et s'enflamme; elles vont, elles vont comme la pensée et l'œil distingue à peine au loin, bien loin, la place où elles finissent par tomber.

Un immense hourra s'élève du sein de la foule et monte jusqu'au ciel; la montagne retentit de ce bruit et semble hurler dans ses profondeurs.

« Joie et santé à vous, mes enfants, » dit aux archers le prince Etienne; puis, la corde de son arc vibre, la flèche traverse l'espace comme un éclair (9), elle disparaît, dépasse le but des deux autres flèches, et va se briser contre le tronc d'un vieux platane.

« Là sera l'autel, » s'écrie le monarque glorieux, et, s'appuyant sur son arc de bataille, il incline son front devant le seigneur Dieu.

« Vive le prince Etienne! » crie de nouveau la foule saisie d'admiration, puis elle tombe à genoux sur l'herbe de la vallée, pendant que les hourras montent au ciel.

IV

LA JEUNE MAGHIARE

Que de larmes amères, que de larmes de regret répandent deux beaux yeux au delà de la frontière! Comme il palpite, comme il soupire un pauvre cœur dévoré de tourments, non loin d'ici, dans le pays voisin.

Ils sont beaux ces yeux comme des yeux du paradis; ils sont doux comme le soleil de mai. Fier est aussi le cœur qui gémit, car il s'agite dans le noble sein d'une jeune Maghiare comme une bête fauve dans sa cage.

Frère! si tu avais les ailes de l'oiseau ou celles du vent pour parcourir le monde, tu ne trouverais nulle part, ni aux rayons brillants du soleil, ni dans la fraîcheur des ombres une fleur aussi belle que la jeune Maghiare.

Son sein a la douce blancheur du lis, et cependant il exhale des soupirs douloureux; ses yeux noirs sont pleins d'une flamme ardente; et cependant, hélas! ils fondent en pleurs sur sa blonde figure comme des nuages de pluie.

Car un célèbre prince de la Romanie a traversé les montagnes, envahi la Hongrie et réduit à l'esclavage bien des malheureux et plus de mille nobles maghiars!

Le prince romain est parti pour retourner dans ses États; les esclaves, obligés de suivre leurs maîtres, ont quitté leur pays en pleurant, et la jeune maghiare est restée seule, triste, les larmes aux yeux et le regret dans l'âme.

Voici trois jours qu'elle gémit constamment; trois jours qu'elle regarde fixement sur la route; mais elle n'aperçoit rien, hélas! et le bien-aimé qu'elle attend n'apparaît pas!

Où donc est ton amant? dans quels chemins s'est-il égaré? Où peut-il être, grand Dieu! qu'il tarde ainsi depuis trois jours à accourir auprès de toi, charmante fille?... Ah! qui pourra dire où il se trouve, qui le pourra?

Hélas! comme toi il verse des larmes amères, des larmes de regret au delà de la frontière; comme toi, il soupire, le cœur dévoré de tourments et d'amour, non loin d'ici, dans le pays voisin.

Or, si tu veux le voir encore, il faut courir par delà les grandes montagnes, dans la terre du bison ([10]), là où gémissent au sein de l'esclavage bien des malheureux et plus de mille nobles maghiars !

Par delà les montagnes, par delà les forêts, par delà les fleuves profonds, dans cette contrée où les fleurs sont si brillantes, où les jeunes filles sont si belles, où les Doïnas sont si touchantes !

Il faut aller du côté du soleil levant, dans ce pays qui n'a jamais été soumis par les armes, là où les glaives sont implacables, où il croît des forêts de chênes sur les montagnes, là enfin où il naît des vaillants d'élite !...

Voilà qu'aux premiers rayons de l'aurore, la jeune et noble maghiare est déjà partie, montée sur un cheval blanc que personne n'avait encore dompté ; elle est partie couverte de vêtements d'homme, et armée d'un glaive.

Frère ! si tu avais les ailes de l'oiseau ou bien même les ailes du vent, tu ne pourrais l'atteindre dans sa course, car elle ne vole ni comme le vent ni comme l'oiseau léger, mais comme le doru qui fait mourir.

Plaines, vallées, nuages du ciel, tout disparaît derrière elle ; quiconque la voit, l'aperçoit à peine comme une étoile qui brille un instant pour s'effacer aussitôt dans l'immensité.

La voici qui pénètre au sein des forêts profondes, au sein des forêts sans limites, où l'on entend hurler des milliers de bêtes fauves; et l'intrépide jeune fille avance par un petit sentier perdu.

Les ombres de la nuit s'étendent; l'esprit de la terreur prend son vol à travers le monde; le vent souffle et gémit; la forêt hurle et frémit; le tonnerre gronde sourdement dans le ciel.

Mais la jeune fille avance toujours; elle anime sans cesse le blanc coursier qui respire à peine et qui laisse de vastes espaces derrière lui... car celui qui est tourmenté par le *doru*, se rit du vent et du tonnerre.

Voilà que dans une heure fatale, ils sont arrivés aux bords d'une eau courante; petit ruisseau sans nom qui coulait mystérieusement dans le monde, en déposant une écume argentée aux pieds des fleurs de ses rivages.

« Allons, mon intrépide, passe à l'autre bord! » Ainsi la jeune fille parle à son coursier; mais le coursier s'arrête, fixe les yeux à terre et renifle en frémissant.

« Allons, ami, je t'en conjure, au nom du Seigneur Dieu, allons retrouver mon bien-aimé, car il y a si longtemps que mon âme gémit de son absence!... Allons, mon brave coursier, sois sans peur! »

Le cheval hennit tristement et se lançe dans

le ruisseau..... Hélas! souvent l'eau est aussi cruelle qu'une bête fauve... La malheureuse Maghiare disparaît dans les flots et son cheval seul reparaît à l'autre bord.

Quand les rayons de l'aurore brillèrent à l'horizon, ils éclairèrent le corps de la jeune fille gisant parmi les fleurs du rivage blanchi par l'écume. Depuis lors le ruisseau porte dans le monde le nom de la noble Maghiare (11).

V

ANDRÉ-POPA (12)

Qui passe dans la Vallée-Seca (13), armé d'un kangiar sans fourreau et la poitrine découverte? C'est André Popa le fameux.

Depuis sept années il se joue bravement de l'autorité du prince; depuis sept ans il pille sans relâche, le redoutable brigand André.

Jour et nuit à cheval, il prélève des contributions sur toutes les grandes routes, dans tout le pays, et les Albanais du prince fuient tant qu'ils peuvent devant lui.

Car il possède un fusil chargé de trois balles,

et il possède encore un cheval, âgé de quatre ans, qui aime à mordre la chair des ennemis de son maître.

Et il possède encore sept frères marqués au bras gauche du signe de la croix, lesquels ont sucé du lait mêlé de sang, et il n'a peur de rien au monde, le brave André Popa.

« Capitaine, mon frère, qu'aperçoit-on là-bas, du côté du soleil? — On aperçoit quatre chevaux. — N'as-tu pas entendu parler d'un certain Mihaïu?

— Apprête tes armes, capitaine, car le beau Mihaïu est à ta poursuite; le voici qui vient vers toi comme un dragon; fais trois fois le signe de la croix pour implorer l'aide du Seigneur Dieu. »

A peine les a-t-il aperçus dans le lointain que le terrible André s'adressant aux siens, dit:

« Allons, mes braves, chasser les nefers ([14])! après quoi la hora des belles femmes nous attend. »

Il dit, hurle, s'élance. Son cheval léger traverse rapidement et la plaine et le ruisseau et le bois; il vole suivi de ses brigands.

De son côté, le beau Mihaïu arrive à sa rencontre, fier et terrible comme une colonne de feu; il accourt sur un cheval blanc qui semble ne pas avoir assez d'espace devant lui, et qui jette des flammes par ses yeux.

Ils courent tous avec la rapidité du vol de l'hirondelle; ils courent avec la rapidité de la foudre qui tombe, et ils vont, mes braves, ils vont emportés par leur colère de heyducs ([15]).

Front contre front, poitrail contre poitrail, ils se heurtent tous à la fois, et la vallée retentit du bruit de ce choc terrible; la lutte commence! Ils sont tous engagés dans la mêlée, tous enivrés de l'odeur du sang.

Hourra! frères! Les chevaux hennissent; l'air étincelle au-dessus de leurs têtes; hourra! Voici la mort qui apparaît déjà parmi eux; voici le vautour qui s'est arrêté dans son vol.

Pendant toute la durée d'un long jour d'été les braves se frappent à mort de leurs armes aiguisées et de leurs poings amortis.

Le sang coule à flots sur la route, les voix s'éteignent dans les gosiers. Dix combattants sont tombés; deux seuls restent encore debout: le beau Mihaïu et André Popa.

Mais André a perdu un de ses bras dans la mêlée; il fuit, saisit son cheval près de la fontaine, saute dessus, suspend son corps à la selle et dit:

« Vole comme le vent, ô mon coursier rapide! arrache-moi aux tourments cruels, je jure de te soigner comme un frère si tu parviens à me sauver. »

Le coursier léger s'élance... mais en vain!

car Mihaïu les a aperçus et s'écrie : « Attends un peu, brigand de prêtre ; je veux t'apprendre qui je suis... »

Il dit, tend son fusil, et envoie une balle dans le front du brigand. Hourra ! du haut des nuages le vautour a poussé trois fois des cris de joie.

VI

KRAIU-NOU

OU LA NOUVELLE LUNE

A cette heure du soir, où l'oiseau vole à son nid en jetant un petit cri plaintif comme un soupir ; à cette heure du crépuscule où il replie sa tête sous son aile et s'endort doucement parmi les feuilles ;

Zamfira, triste et pensive, sortait de sa tente et fixait des regards humides de larmes sur la lune qui répandait sa blanche lumière sur le front de la jeune fille.

Depuis que la charmante enfant souriait dans le monde comme la fleur des champs, le

soleil seul avait déposé des baisers sur son sein vierge et sur ses yeux brillants.

Ses cheveux, noirs comme une nuée d'orage, tombaient jusqu'à ses pieds le long de son beau corps, et souvent la jolie fille se cachait dans ses cheveux pour se mettre à l'abri du soleil.

Mais surtout quand elle portait sur sa tête une kofitza ([16]) pleine d'eau fraîche destinée à ses frères ; quand sa petite bouche devenait humide, et que la fleur placée sur son sein était voluptueusement soulevée par les mouvements onduleux de sa poitrine....

Oh ! alors tous les passants qui la rencontraient éprouvaient tout à coup une soif ardente ; ils lui demandaient un peu d'eau et en buvaient longtemps en regardant la jeune fille ; puis ils s'en allaient en soupirant sous l'influence d'un vague désir.

Elle chantait gaiement comme l'alouette qui s'élève joyeusement dans l'air pendant l'été, et à sa voix la campagne résonnait doucement : on aurait cru entendre le vol d'un esprit mystérieux.

Souvent les vieillards, assis en rond autour du feu sous la tente, se plaisaient à écouter ses chants ; souvent aussi ils consultaient les sorts pendant la nuit aux lueurs de la lune, et prédisaient de belles destinées à la jeune fille.

Mais un soir, là-haut sur la colline, une

vieille sorcière consulta les quarante et un grains de maïs ([17]), et dit tout à coup en frémissant : « O ma fille, que Dieu te préserve du bel étranger à la voix caressante ! »

Dès lors Zamfira apercevait souvent une ombre glissant parmi les nuages, et toute la nuit elle restait pensive, le cœur dévoré de vagues désirs, l'âme pénétrée de doux frissons...

En ce moment elle était sortie de sa tente pour fixer ses regards humides de larmes sur la lune, et sa voix mélancolique chantait ainsi :

« O croissant lumineux, tu m'as trouvée toute en larmes ; tu m'as trouvée avec des pensées tristes et avec la figure assombrie.

« Mon cœur regrette, mais que regrette-t-il ? Je ne sais ce qu'il veut, je ne sais ce qu'il désire, mon pauvre cœur !

« Car il entend pendant la nuit des frémissements d'ailes, et puis de doux chuchottements qui lui parlent du haut des nuages.

« Puis, quand les rayons du jour viennent resplendir là-haut, mon pauvre cœur songe encore longtemps au rêve évanoui de la nuit.

« O croissant lumineux, sois le bien venu parmi nous ; mais, quand tu nous quitteras, ah ! ne va pas laisser après toi le regret amer qui dévore mon âme.

« Laisse-moi avec un collier de beaux du-

cats, et une écharpe blanche et des babouches rouges.

« Laisse-moi surtout bienheureuse, et fais que mon vœu s'accomplisse avant ton départ d'ici, ô croissant bien-aimé. »

Voilà qu'un bel étranger passant dans la sombre vallée entendit la voix de la jeune fille et vint s'arrêter en face d'elle.

Doux étaient les yeux, douce était la figure, douce aussi était la voix de cet étranger, car la nuit fut bientôt passée, et l'aurore trouva la belle enfant toute joyeuse.

Trois jours après elle portait à son cou un collier de superbes ducats; elle avait sur les cheveux un voile blanc; mais, hélas! plus de fleurs roses sur ses joues.

Trois jours après, le croissant s'effaça du ciel, et, comme lui, le bel étranger disparut. La pauvre fille s'assit au bord du chemin, et le regretta beaucoup et pleura beaucoup après lui.

Trois jours après, là-bas dans la vallée, il ne restait plus que son tombeau, et bien longtemps on entendait une voix plaintive passer dans le vent de la nuit et répéter avec douleur:

« Toi, qui vas gaiement sur la colline pour confier les secrets de ton âme au croissant de la lune, ô pauvre jeune fille, fuis à la tombée de la nuit, fuis le bel étranger à la voix caressante. »

VII

LA SOURCE ENCHANTÉE

Au fond de la vallée, étaient deux jeunes filles à blanchir de la laine ; elles lavaient, elles riaient et causaient ainsi près de la source :

« Quand le vent du soir soufflera à travers les champs de seigle, nous prononcerons trois fois l'exorcisme mystérieux ; puis nous regarderons au fond de la source.

« Et notre prière exaucée, nous verrons comme dans un miroir si nous aurons des destinées heureuses et des fiancés jeunes et beaux. »

Sitôt que le vent du soir souffla à travers les champs de seigle, les jeunes filles prononcèrent trois fois leur exorcisme et regardèrent au fond de la source.

Et tout à coup, sur la surface limpide de l'eau, elles aperçurent en souriant deux images flottant comme à travers un rêve matinal.

Ces deux images étaient blondes; elles avaient de grands yeux pleins de flamme, elles se mouvaient, se balançaient gracieusement, et souriaient aux jeunes filles.

Mais voici que tout à coup deux nouvelles images apparurent à la surface de l'eau, comme à travers un rêve matinal, deux images belles à voir.

Cependant ces nouvelles ombres n'étaient pas, ainsi que les premières, blanches comme la fleur des lis, et douces comme l'azur du ciel.

Elles étaient au contraire hâlées par le vent, elles avaient des cheveux noirs, de larges sourcils et des yeux de vautour aux regards audacieux.

« Vois donc, ma sœur, quelle merveille, s'écrièrent follement les jeunes filles : voici les images de nos fiancés, ah! qu'ils sont beaux à voir!

« Regarde; ne dirait-on pas que ces ombres muettes désirent nous embrasser? Regarde comme elles tendent leurs bras... fuis, ma sœur, sauve-toi... »

Mais elles n'avaient pas achevé que déjà, sur leurs fronts et sur leurs cheveux, je ne sais qui avait déposé de doux baisers...

Depuis ce jour, les deux jeunes filles ne vont plus blanchir de la laine à la source du vallon,

car maintenant elles passent leur vie dans les forêts sur les grandes routes.

Maintenant elles savent comment on lance une balle à l'ennemi, et souvent elles ont vu comment se sauvent les Albanais devant les brigands.

Car depuis que sur leurs fronts et sur leurs cheveux elles ont reçu de doux baisers, les chères enfants ont suivi dans les forêts profondes,

Deux braves aux larges sourcils, à la figure hâlée par le vent, et aux yeux de vautour qui lancent des regards audacieux.

VIII

L'HEURE FATALE

Par le versant de la montagne passe une belle armée, une armée de Romains. Ce sont des braves d'élite qui vont combattre des hordes de païens.

Tandis que du sommet d'une verte colline

qui se perd parmi les grandes montagnes, deux jeunes filles, deux sœurs, blanches fleurs de muguet, les suivent de leurs regards et de leurs regrets.

« Vois-tu, ma sœur, l'armée descendre là-bas sur le versant? les vois-tu, nos braves montagnards, pénétrer là-bas dans la forêt de chênes et disparaître les uns après les autres?

« Hélas! on ne les aperçoit plus! qui pourra croire à mes terreurs... car cette armée est commandée par mon vieux père et par mon jeune amant.

« Ils s'en vont dans la vallée, où le pays gémit amèrement et se débat sous le glaive du Tatare féroce.

« Ils descendent aux pieds des montagnes, armés de leurs glaives nus, et crois-moi, petite sœur, il y aura bien du sang de versé dans les hordes ennemies.

« Car notre vieux père est impitoyable pour les païens, quand il se précipite dans la mêlée; notre père est un Romain fort et vaillant comme le prince Étienne-le-Grand, et il a du bonheur au sein des combats.

« Je ne redoute rien pour lui, mais, hélas! je frémis en pensant à mon ami Lissandre, qui est si jeune encore et que j'aime tant!

« Mon doux ami n'a chassé jusqu'à ce jour que des oiseaux de proie et des cerfs aux grandes

cornes ; c'est la première fois de sa vie qu'il va faire la chasse aux Tatares.

« Et j'ai bien peur, et mon cœur se brise quand je pense à lui, car il aime beaucoup les dangers ; il aime beaucoup à faire des actions valeureuses, mon jeune bien-aimé !

— Tais-toi, ma chère enfant, ne pleure pas d'avance sur le sort de ton amant, car te préserve le Seigneur Dieu de parler ainsi dans une heure fatale !

« Allons plutôt au monastère pour avertir le saint ermite de brûler de l'encens et de prier Dieu, afin qu'il ne reste plus de trace de Tatare sur la terre. » . . . . . .

. . . . . .

L'armée victorieuse a fait disparaître l'ennemi féroce ; il n'en reste plus de trace sous le soleil ; et maintenant voici nos braves Romains qui retournent aux montagnes, conduits par leur vieux capitaine.

Mais hélas ! la malheureuse jeune fille cherche en vain son amant parmi les guerriers ; il avait succombé dans la mêlée après avoir fait des actes d'héroïsme !...

Les vieillards de mon pays assurent qu'il y a dans la vie des heures favorables et des heures fatales. Malheur à ceux, malheur à celles qui prononcent des vœux dans une heure fatale !

IX

LE BRIGAND ET LA NONNE

Là-haut, sur la montagne, dans le jardin du couvent, certaine jolie nonne soupire et pleure chaque nuit après les bonheurs de ce monde :

« Depuis ma plus tendre enfance, dit-elle, je suis oubliée de tous les miens ; et mes parents m'ont abandonnée sans pitié dans un désert !

« Innocente ! je fus condamnée et punie dès le jour de ma naissance, hélas ! et je me sentis privée pour toujours des joies de ce monde !

« Passant ma vie dans une éternelle amertume, mes yeux pleurent, mon âme gémit sans cesse, et, pareille au fruit qui tombe de l'arbre, je sens ma vie s'éteindre dans sa fleur.

« Ah ! puissé-je voir à l'heure même le terme de ces jours de douleur ! Vienne la mort que j'attends comme une douce consolation !

— Qu'oses-tu souhaiter, ô ma sœur chérie ? dit tout à coup le brigand de la forêt. Com-

ment ! toi, dont les yeux ressemblent à la mûre de nos montagnes ; toi, charmante fleur de muguet...

« Toi mourir, ô douce merveille de mon pays !.... Mais ne crains-tu pas le Seigneur Dieu ?... Allons, ma chère et jolie sœur, fais trois fois le signe de la croix, et adresse-lui une courte prière pour implorer son pardon.

« Maintenant si tu veux que tes yeux étincellent comme un paradis plein de joies divines ; si tu veux que ton cœur s'anime et s'ouvre comme la fleur des champs,

« Viens avec moi au sein de la verte forêt, viens entendre la doïna du regret quand mes braves compagnons descendent dans la vallée par les sentiers perdus ;

« Viens voir l'oiseau de proie s'élancer du haut des rochers sur le corbeau qui croasse au fond du précipice ;

« Viens voir surtout comment le Ciocoï se plie en deux quand il m'aperçoit, et comment il oublie son arrogance pour tomber humblement à mes genoux.

« J'ai deux coursiers, deux dragons rapides..... deux !..... Même le vent ne peut les dépasser ; j'ai douze compagnons d'armes, et quatre pistolets à ma ceinture.

« Je porte sur ma poitrine une petite croix qui contient du bois de la sainte croix et de

saintes reliques; et, dans ma poitrine, je porte un cœur brûlant comme tes lèvres brûlantes.

« Je possède une pierre précieuse qui reluit pendant la nuit de même que tes yeux quand ils guettent le bonheur éloigné.

« Abandonne tout : cellule, calotte, chapelets, mantille, et, si tu désires être joyeuse comme un jour de bravoure,

« Suis l'homme brave qui t'appelle au sein des bonheurs de ce monde; car, une fois sa compagne, tu ne courras plus risque de prendre jamais le voile. »

. . . . . .

On ne sait si la nonne a suivi le brigand; mais, depuis, on n'entend plus des soupirs et des sanglots dans le jardin du couvent, là-haut sur la montagne.

X

FET-LOGOFET (18)

— O Fet-Logofet, aux boucles ondoyantes, aux cheveux dorés, arrête ici pour te reposer.

car le dragon noir te guette là-haut sur la montagne.

— O charmante jeune fille, aux longues tresses, à la riche ceinture! je ne crains pas le dragon noir, car mon bras est fort et lourde ma massue.

— Hardi jeune homme, à la figure si douce et aux yeux de flammes! le dragon est énorme, il est sans pitié aussi.... Ah! reste ici, de grâce.

— Bel ange des étoiles, aux yeux noirs comme le fruit de l'aubépine, au front blanc comme le lis! tous les dragons de la terre tremblent et s'humilient à mon nom.

— Héros jeune et célèbre, au casque rayonnant! le dragon enjambe les plus hautes montagnes, et, quand il ouvre ses mâchoires, de l'une il touche le ciel et de l'autre la terre.

— Oiseau des montagnes à la couronne de fleurs! lorsque mon coursier s'élance, il saute par dessus les mers et vole parmi les nuages.

— O Fet-Logofet, aux boucles luisantes, à la voix divine! ne t'éloignes pas d'ici, ne t'éloignes pas, mon brave chéri, car moi je t'aime à en mourir.

— O charmante jeune fille, aux longues tresses d'ébène, au sein vierge! pour ton amour, je veux acquérir de la gloire ou mourir!

XI

LA HORA

Voici la hora qui commence au pied du grand chêne ; voici la hora qui tournoie ; viens ma bien-aimée près de moi, afin que je puisse te serrer la main, Marie Marioutza, comme hier au soir, à la fontaine.

Allons, fais bien résonner ta kobsa ([19]), noir esprit de terreur, fantôme de l'enfer ([20]), si tu ne veux que je change tes épaules en kobsa, et que tes cheveux se hérissent sous mes doigts. Allons, toi, le Fer-Rouge, toi le Long-Jubé ([21]), appuie ferme avec l'archet, car je possède à ton intention une grosse massue là-bas contre la haie, et beaucoup de pièces de monnaie dans la bourse pendue à ma ceinture.

En avant, ferme, ainsi toujours jusqu'au soir, car ma bien-aimée, Marie Marioutza, est belle comme un beau jour de printemps ; ferme, mes amis, dansez bravement, toujours ainsi : ne me faites pas rougir pour vous, car la jolie petite

bouche qui me sourit avec amour m'a mis le diable au corps.

J'ai orné mon chapeau de fleurs, je l'ai orné de fleurs et de perles, afin que ma bien-aimée me regarde avec orgueil ; ma chemise est brodée d'or et de soie ; mon fusil est là sur mon épaule, ma mie est ici près de moi, nargue des soucis et des craintes !

Je ne redoute plus rien au monde, ni le vornik ([22]), ni le Diable, ni même Satan, le père des esprits infernaux. . . . . Amis, faites comme moi, dansez ferme. Frappons ensemble le sol en cadence ; faisons-le retentir jusque dans ses profondeurs pour étonner le monde entier, et jusqu'à Dieu, le saint Seigneur.

Je suis las des lourdes contributions, et de la charrue, et de la pelle, et des Ciokoï, et des corvées sans nombre. Aujourd'hui, c'est grand'fête ; les balançoires tournent, chargées de jeunes filles ; ah ! que ma sandale grise se déchire sous mes pieds, et puissé-je mourir en dansant avec toi, Marie Marioutza !

XII

LA STRUNGA

Dans la forêt de Strunga il est des brigands aux longs fusils, qui se jettent furieux sur la bourse des voyageurs.

Brigands terribles, enfants de mères folles, qui tirent sur la lune elle-même, et qui savent si bien faire chanter la feuille des arbres pendant la nuit ([23]).

Pauvre passant chrétien ! écarte-toi de cette route fatale, si tu veux terminer ton voyage sans malheur et sauver le reste de tes jours

Là, dans un fourré que le soleil n'éclaire jamais, les mécréants te guettent pour te dépouiller et t'arracher la vie !

Vois-tu cette faible lueur dans la clairière voisine où l'on entend la chouette gémir lugubrement ?

Là se tiennent huit hommes intrépides, aux larges épaules, aux manches retroussées et aux carabines chargées.

Trois d'entre eux embrassent une sainte croix; trois autres se livrent aux plaisirs de la lutte; l'un boit, et le dernier chante ainsi :

« Ohé! Ciokoï, chargé de richesses, que ne passes-tu dans ces lieux pour tes péchés..... je te logerais si volontiers deux balles entre les épaules!

« Ohé! la jolie fille! que ne diriges-tu tes pas vers ce fourré mystérieux.... j'ajouterais de si bon cœur un nouvel éclat à ta beauté!

« Car mon fusil est greffé d'une bonne dose de poudre, ma massue est tout hérissée de pointes aiguisées, et mon cœur est mordu par le désir.

« Ohé! toi, le massacreur de vieilles femmes, qui es de garde en ce moment, que ne siffles-tu plus tôt pour nous donner le signal du combat? »

« Mon brave fusil prend de la rouille; les pointes de ma massue s'émoussent, et mon coursier bai piaffe et hennit d'impatience.

« Dans la forêt de Strunga, à quoi servent les longs fusils si l'on manque de voyageurs à la bourse bien garnie! »

XIII

CHANT DES BRIGANDS

L'été passe, l'hiver arrive et la forêt semble plus clairsemée ; il vente bien fort le jour, il fait bien froid la nuit. Ah ! la vie est dure, mes pauvres frères !

Tant que durera ce long hiver, qu'allons-nous devenir, hélas ! loin de la forêt, privés de soleil, manquant d'argent, et sans espoir de rencontrer des Ciokoï ?

Saute sur la branche desséchée de ce grand arbre, ô corbeau, cher petit corbeau, et regarde bien à l'horizon : n'aperçois-tu point quelque voyageur ;

Quelque voyageur à la bourse garnie et la tête enveloppée d'un châle, pour que j'essaie encore mon pauvre fusil rouillé, et que j'amasse un peu d'argent pour l'hiver.

Hélas ! bois profond, mon frère chéri, qu'as-tu fait de ton feuillage épais où j'ai si souvent

fait le guet à l'ombre, et si souvent chanté des doïnas héroïques ?

L'été passe, l'hiver arrive, et toi, mon bois mystérieux, te voilà desséché ! Il passe l'été, et comme toi je me suis dépouillé de mes fleurs.

Le voici de retour le temps du travail laborieux ; il faut dégarnir la ceinture de ses armes ; il faut abandonner le sentier de la forêt et remettre sa tête sous le joug.

Oh ! printemps adoré, que ne peux-tu apparaître à ma voix pour que je reparaisse à mon tour bravement dans le pays, ayant mes franches coudées.

Je mettrais alors mon bonnet sur l'oreille et laisserais mes cheveux flotter au vent, et je m'étendrais à terre dans mon vieux sentier de la forêt pour faire le guet.

Et je sentirais de nouveau mon fusil sur mon épaule, et je verrais reluire à ma ceinture cinq bons pistolets incrustés d'argent, ainsi que mon kangiar si beau !

Et je caresserais joyeusement le cou nerveux et la riche crinière de mon coursier intrépide, et je le ferais courir tout le long de l'horizon lumineux, et je lui dirais :

« Fuis comme le vent, vole comme la pen-
« sée, ô mon coursier sans pareil, car enfin
« notre tour est revenu ; il est revenu, le beau
« temps de l'année passée.

« A nous les forêts et les vallées, à nous qui « sommes jeunes et vaillants; allons fermer « la route aux *neferi*, allons jeter la terreur « dans l'âme des Ciokoï. »

XIV

LE SYLPHE

(SBURATORUL)

« Ma petite sœur bien-aimée, ne connais-tu pas cette chanson du pays qui dit qu'à l'heure où les rayons du jour se retirent à travers les feuilles, le sylphe se jette à la poursuite des jeunes filles qui viennent cueillir des fraises dans le bois et qui portent comme toi des fleurs sur leur sein ?

« Ce charmant lutin de sa main invisible leur vole les fraises, puis il les embrasse et les mord légèrement sur le front et sur la bouche. Ma sœur, ta lèvre est mordue; ma sœur, où sont les fraises que tu as cueillies ? Dis, n'au-

rais-tu point rencontré le sylphe au fond du bois sombre?

— Ma petite sœur bien-aimée, la chanson du pays ajoute que le sylphe aime également à lutiner dans l'ombre épaisse les jeunes filles innocentes et blanches qui viennent cueillir des violettes dans le bois, et qui portent sur la gorge, ainsi que toi, de beaux colliers de perles.

« Ce charmant lutin leur brise les colliers dans son badinage caressant, et à la place de chaque perle il dépose un doux baiser. Ma sœur, ton collier est brisé; ma sœur, où sont tes perles? Dis, n'aurais-tu point rencontré le sylphe au sein du bois sombre? »

Ainsi les deux jeunes et jolies filles se taquinaient en courant gaiement sur le même sentier, tandis qu'à la lisière du bois, deux jeunes gens aux cheveux noirs attachaient fièrement, l'un un bouquet de fleurs à son chapeau, l'autre un collier de perles à sa ceinture.

XV

CINEL-CINEL

Le berger, dit à la jeune fille assise près de lui : *Cinel-Cinel !*

« Deux étoiles aux doux rayons ont abandonné le ciel plein de lumières divines et sont venues s'attacher à ton front.... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je les embrasse. »

Elle ne devina pas de suite, l'innocente enfant, et elle fut doucement embrassée sur les *yeux*.

Le berger, dit encore à la tendre jeune fille assise près de lui : *Cinel !*

« Quand elle est fermée, on voit une belle fleur rose ; et, sitôt qu'elle s'ouvre, on aperçoit des fleurs de muguet. Cette merveille a pris naissance sur ta figure.... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je t'embrasse. »

Elle ne devina pas de suite la joyeuse enfant,

et elle fut doucement embrassée sur la *bouche*.

Le berger, dit de nouveau à la belle jeune fille assise près de lui : *Cinel !*

« Blanches et rondes deux petites ailes s'élancent continuellement comme pour s'envoler au ciel, mais toi tu les retiens captives à la place où elles ont poussé.... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je les embrasse. »

Elle ne devina pas tout de suite, la rose enfant, et elle fut doucement embrassée sur les *seins*.

XVI

LE DORU (24)

Ah ! le doru s'est emparé de moi, cher ange aux doux regards ; le doru me fait verser des larmes amères pendant que je tiens mes yeux fixés sur ta route.

Jour et nuit mon cœur souffrant te cherche, et ma voix t'appelle sans cesse nuit et jour.

Cher trésor, douce bien-aimée, où est ton

visage adoré? où est ta voix pénétrante? où donc es-tu, amie, où donc es-tu?

Ah! si le ciel m'aimait un peu, il me rendrait ton sourire; si le ciel avait pitié de mes souffrances, il me rendrait tes doux baisers.

Mais, hélas! le temps passe; les journées, les siècles s'écoulent sans que mes yeux revoient la lumière, sans que ma douleur se calme.

Le doru brûle la fleur de la jeunesse comme un soleil ardent; le doru dessèche et flétrit le cœur qui en est atteint.

XVII

DOINA D'AMOUR

La forêt soupire, la forêt gémit pour un jeune petit chevreuil. Hélas! mon pauvre cœur gémit et soupire comme elle, pour une blonde jeune fille.

La feuille croît, la feuille tombe, et plus de chevreuil pour la ronger de ses dents! Hélas!

que vais-je devenir! le doru s'est emparé de mon cœur et le fait gémir sans cesse.

O mon cœur! sois résigné, comme la terre sous les pieds des hommes, jusqu'à ce que la blonde jeune fille et le petit chevreuil reviennent à la forêt.

XVIII

LA JOLIE FILLE DES MONTAGNES

Montagnarde, jeune et belle, que ne passes-tu le ruisseau pour que je puisse te presser tendrement sur mon cœur.... Vrai Dieu! je te ferais quitter pour toujours la maison de ton père et oublier tout, jusqu'au Seigneur Dieu lui-même.

N'es-tu point lasse de toujours filer devant ta porte ; jette ta quenouille dans les hautes herbes et saute légèrement par dessus le ruisseau, afin que nous allions cueillir ensemble, toi des fraises dans la prairie, et moi des fleurs sur ton beau sein.

Ici tout près dans le bois couvert de feuilles vertes, il est une herbe abondante et fleurie qui lutine un petit ruisseau; viens t'asseoir avec moi sur l'herbe, ô jeune et belle montagnarde; viens, je chanterai pour toi une doïna, doïnitza, qui te feront verser de douces larmes d'amour.

XIX

LE TATARE

CHANSON DU XVe SIÈCLE

Pauvre Tatare, retiens ton cheval;
Pauvre Tatare, serre-lui la bride;
Pauvre Tatare, quitte le rivage,
Ne cherche pas à passer le Dniester.
Car, par le signe sacré de la croix,
De vous deux, en deçà de la frontière,
On ne retrouvera pas même la trace...
Pauvre Tatare, pauvre Tatare !

Pauvre Tatare, laisse-nous en paix ;
Pauvre Tatare, arrête, ne passe pas ;
Pauvre Tatare, ne me force pas
De te briser la tête en dix morceaux ;
Car, du haut de cette colline,
Si je lançais ma grande massue,
Vrai Dieu ! je pleurerais de pitié sur ton sort,
Pauvre Tatare, pauvre Tatare !

Pauvre Tatare, où est ton glaive ?
Pauvre Tatare, où donc ton cheval ?
Pauvre Tatare, où donc ton orgueil ?
Ne t'ai-je pas dit de rester sur ton rivage ?
Hé ! ne savais-tu pas, mon voisin,
Ce qu'est le Roumain en colère ?...
Les corbeaux te dévorent maintenant,
Pauvre Tatare, pauvre Tatare !

XX

LE PETIT OISEAU

Petit oiseau blanc, pourquoi restes-tu solitaire auprès de ton lit ? Le ciel n'est-il pas

pur ? l'eau de la source ne coule-t-elle pas limpide ?

Pourquoi pleurer amèrement ? Vois comme tes frères s'égaient, comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois !

Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau ?

— L'eau est limpide, ô mon frère ! la feuille frémit doucement dans le bois fleuri ; mais, hélas ! mon nid s'écroule, car depuis longtemps il est rongé par un serpent terrible.

— Frère, un immense vautour monte à l'horizon ; il fixe ses yeux, il allonge sa serre vers mon petit nid.

XXI

31 JANVIER 1844

JOUR DE L'AFFRANCHISSEMENT DES ESCLAVES

Je te salue, ô jour heureux ! jour sacré de liberté dont les rayons vivifiants pénètrent

l'âme romaine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée! toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie.

Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête, en pliant le front d'un peuple condamné au malheur; mais le Romain brise aujourd'hui, de sa main puissante, la chaîne de l'esclavage, et le Tzigain, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

Le soleil de ce jour est plus resplendissant, le monde est plus joyeux en ce jour; en ce jour mon cœur grandit dans ma poitrine; ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui, car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s'attendrir à la voix de l'humanité.

Gloire et grandeur, à toi, pour l'éternité, ô ma noble patrie! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice! Ton bras, en brisant le joug cruel de l'esclavage des Tzigains, vient de jeter les bases de ton propre avenir de liberté.

XXII

ADIEUX A LA MOLDAVIE

Douce contrée, pays charmant, ô bien-aimée Moldavie! celui qui part et s'éloigne de toi éprouve un regret amer; car, au sein des beaux rêves où elle se berce comme dans un paradis, la vie est belle sous ton ciel d'azur, belle comme un beau jour de mai.

Hélas! je te quitte, ô ma patrie adorée! je m'éloigne de ton ciel radieux, mais je sens mon cœur se briser; je soupire amèrement et amèrement je pleure. Au moment de me séparer de toi, j'éprouve de cruels regrets, et je vois mes plus chères illusions m'abandonner à ma douleur.

Qui peut savoir, qui peut me dire, si, poussé par ma destinée, je reviendrai jamais pour embrasser avec bonheur la terre de tes rivages; si jamais je pourrai revoir tes montagnes retentissantes dont le front se perd au sein des nuages.

Et tes forêts aux riches feuillages, où l'on entend couler et murmurer tendrement de frais ruisseaux qui raniment le cœur, et des doïnas mélodieuses qui parlent d'amour; et ton beau ciel qui sourit si doucement à l'âme des Romains, et tout ce qui m'aime et tout ce que j'aime en ce monde.

Voici l'heure du départ, voici l'heure pleine d'amertume! Joie et bonheur, je laisse tout sur ta frontière, ô Moldavie bien-aimée! et mon cœur te dit avec amour : Adieu ! mon doux pays, sois heureux; puissé-je, à mon retour, te retrouver plus heureux encore!

XXIII

RETOUR AU PAYS

Aux bords des précipices, glissant légèrement, je dépassais le vol de noirs corbeaux de l'hiver.

Mon petit traîneau, ainsi que mon bijou de cheval, imprimaient des taches blanches sur la blanche neige.

Nous allions sur la terre aussi rapidement que ma pensée, et ma pensée volait aussi rapidement que moi dans le ciel.

Moi, je traversais en fuyant de grands amas de glaces ; elle, traversait de grosses masses de nuages.

Car nous allions bien loin : elle, à la recherche d'une étoile ; moi, à la rencontre de mon pays.

En vain les arbres du chemin penchaient-ils leurs branches, secouaient-ils des flocons blancs sur ma route.

Le ciel en vain se couvrait d'orages et la plaine de couches de neige.

En vain les loups, sortis des forêts, me poursuivaient-ils en hurlant avec le vent glacial de l'hiver.

Et les loups qui hurlaient et les arbres muets restaient loin derrière moi, perdus dans les brumes épaisses.

Car nous allions bien loin, ma pensée et moi : elle, à la recherche d'une étoile, et moi, à la rencontre de mon pays.

Dans mon beau pays, il est des chemins fleuris ; vole, ô mon coursier ! vole rapidement vers mon beau pays.

Là-haut, dans cette étoile céleste, il est un ange divin, vole, ô ma pensée ! vole là-haut auprès de mon ange.

Le pays n'est plus bien loin... Mon cœur le

pressent déjà, et déjà le paradis est dans mon âme.

L'astre monte lentement dans les régions célestes, et mon bel ange m'a déjà souri du sein du paradis.

Effacez-vous, nuages épais ; voici ma douce étoile. Adieu, terre étrangère, voici mon beau pays.

XXIV

LE RÊVE

C'était une plaine vaste et silencieuse, vaste comme le désert, muette comme la mort.

Là-haut, dans un doux mystère, pareille à un vaisseau doré, la lune voguait lentement sur l'azur sombre de la nuit.

J'étais à cheval sur un coursier fantastique qui dépassait les vents ; sa blanche crinière balayait la terre.

Dans la verte prairie mon coursier fuyait, sans toucher de ses pieds l'herbe du sentier.

Nous allions sur notre route avec la vitesse du rêve, comme deux esprits d'un autre monde, comme deux fantômes.

Nous volions aux rayons de la lune avec la rapidité de la pensée quand la douce espérance vient éveiller le cœur.

Tout à coup mon coursier s'arrête ; il avait aperçu trois ombres dans la plaine.

Trois blanches vierges, belles, élancées et plus brillantes que l'étoile de Vénus.

Toutes les trois tournoyaient légèrement dans une hora joyeuse, et leur douce voix chantait ainsi :

« Toi, qui privé de jouissances de la vie, cours dans la plaine obscure, viens trouver des consolations à ma cour brillante ; je te donnerai des palais dorés, des trésors inépuisables, et ton existence s'écoulera au sein du bonheur comme dans un paradis.

« Toi qui cours, exempt de désirs, dans la plaine solitaire, viens que je te couvre de mes rayons resplendissants ; la gloire de ton nom volera à la postérité et sera éternellement entourée d'un divin prestige.

« Toi qui, sans affection dans la vie, cours dans la plaine déserte, viens rehausser ton cœur au flambeau de l'amour ; ton âme et ton esprit éprouveront des jouissances divines au contact d'un cœur enflammé pour toi. »

Emu de ce chant harmonieux, je lançai mon coursier à la rencontre des trois ombres, mais tout à coup je les vis s'envoler dans le ciel.

Elles m'apparurent d'abord comme des aigles, puis comme des hirondelles, et puis comme de petites étoiles qui se perdirent parmi les astres.

Je m'éveillai de ce beau rêve qui m'enchantait... Hélas! le grillon seul chantait dans le silence de la nuit!

XXV

LE PÊCHEUR DU BOSPHORE

Si notre grand prophète, le puissant Mohamed, voulait que ce jour fût pour moi un jour de bonheur et que mon vœu s'accomplît; si je prenais dans mes filets le roi des mers, celui qui porte au front une brillante étoile, un riche talisman;

Moi qui suis un pauvre pêcheur balotté par les flots; moi qui dors la nuit, à Juskiudar, dans les herbes du rivage; moi, Abdullah, le

plus intrépide rameur du Bosphore, qui ne possède dans ce monde qu'un petit caïque et une âme dévorée de désirs.

Allah ! alors tout ce que j'ai souhaité et tout ce que je pourrais encore souhaiter, de l'Orient à l'Occident, tout m'appartiendrait : caftans, châles de cachemire aux palmes larges et riches, coursiers de Missir, rapides et légers comme le vent ;

Et un long caïque en bois d'ébène incrusté d'or et de versets du Coran ; et trente rameurs Osmanlis qui voleraient sur la mer de Marmara plus rapidement que le vol des elkovans.

Cependant je ne voudrais ni étoffes brodées d'or et de perles, ni larges caftans de visir, ni coursier à l'allure altière ; je ne voudrais ni sabres de Taban habitués au meurtre, ni longs tapis d'Ispahan qui s'affaissent mollement sous les pieds.

Allah ! je jure que, si j'avais le talisman de la mer, je ne voudrais être ni visir ni Patichah-sultan ; je ne voudrais ni trésors, ni kiosques, ni sérail ; je ne voudrais pas même caresser les houris du paradis aux fêtes du Baïram ;

Mais de mon cœur souffrant je ferais un filet invisible, et j'irais doucement, en tremblant, chercher le bonheur et prendre la fille de Topal, la charmante Biulbiuli, qui chante la nuit si doucement sur le rivage de Kandilli.

XXVI

BIONDINETTA

LA PORTEUSE D'EAU DE VENISE

Un soir, sur la Piazzeta, le beau Mocénigo s'arrêta, joyeux, sur ma route pour me dire : « Biondinette, Biondinette, sais-tu, ma chère « Vénitienne, que la Madone t'a donné de pe- « tites mains de patricienne et de grands yeux « qui appellent les baisers?

« Sais-tu encore, Cospetto! qu'à mon avis, « c'est grand dommage de te condamner à por- « ter des seaux d'eau sur ton épaule délicate? « Viens avec moi, ma chère; je veux t'habi- « tuer à vivre comme une reine dans des palais « ornés de glaces. »

Un jour, auprès de la fontaine, le grand Titien me dit à voix basse : « Il n'est pas de main « capable de faire ton portrait. Cependant, par « le soleil radieux! je jure de te rendre immor-

« telle si tu voulais t'arrêter un instant pour « que je trace sur les dalles les contours de « ton ombre. »

Ce matin, le nouveau doge m'aperçut à travers la brume, et descendit aussitôt de son palais sur la place Saint-Marc : « Jeune Biondi- « netta, me dit-il, demain je vais jeter cet « anneau dans la mer Adriatique;

« Demain, je vais être couronné et promené « triomphalement sur le Bucentaure à travers « les canaux de Venise; cependant, si tu vou- « lais être mon épouse, je jure par saint Marc « de déposer à tes pieds toute ma splendeur « royale. »

Mais la sage Biondinetta continua rapidement son chemin, et répondit ainsi en riant, à tous les trois : « Il n'est pas de glace plus pure « que l'eau de la fontaine; il n'est pas de por- « trait plus angélique que celui qui m'apparaît « à la surface de l'eau quand je regarde au fond « de la source;

« Il n'est pas d'insignes de grandeur, pas « d'anneaux en rubis qui soient aussi brillants « que les beaux yeux de mon Tonino; il n'est « pas de trône qui vaille sa gondole de la Piaz- « zeta, quand il y promène avec amour sa Bion- « dinette bien-aimée. »

XXVII

DRIDRI

Celui qui n'a pas vu et n'a pas connu Dridri, l'oiseau vif et joyeux, celui-là, par mon Dieu et par mon âme, n'a rien vu dans ce monde.

Elle était jeune et gracieuse, vraie Parisienne aux mille enchantements ; sa petite bouche, fraîche comme un œillet, renfermait un trésor de doux baisers.

La franche gaieté qui ranime le cœur brillait dans ses yeux comme un soleil ; elle inspirait la joie et l'amour, car son âme était une âme d'artiste.

Mouvements gracieux, gaies chansons, allure vive, tout la faisait ressembler à une fleur ailée qui volerait dans l'air comme un colibri.

Qui ne l'a vue, qui ne l'a suivie à la promenade des Champs-Élysées ! Qui l'a suivie et l'a aperçue de nouveau sans désirer être aimé d'elle !

Certes, Paris est grand et il possède dans son

écrin bien des beautés, bien des bijoux ; mais jamais Paris n'a possédé et ne possédera jamais une pareille Beauté, un bijou pareil.

Bien des Parisiennes savent gaiement chanter et ravir leurs amants au sein des banquets nocturnes, mais en fût-il jamais qui sût, aussi bien que Dridri, vider la coupe du plaisir en l'honneur de l'amour ?

Elle vint au monde pendant un carnaval, comme une bonne nouvelle, et, depuis, se riant de la mort et des mauvaises destinées, elle chantait ainsi sur les flots du monde :

« La vie passe rapidement ; l'amour est un soleil qui éclaire le cours de la vie. O vous, qui traversez le pays de la belle jeunesse, marchez, comme moi, le front dans la lumière !

« Le ciel bienheureux nous a envoyés ici-bas pour voyager ensemble, et nous a donné le sentiment, le désir du bonheur, et une âme ardente pour nous aimer.

Mon cœur est plein d'amour et de lumière ; il veut aimer jusqu'à la mort. Mon âme est toute radieuse... le paradis s'ouvre devant elle... Accourez tous à la voix de la joyeuse Dridri. »

Ainsi chantait, de sa voix harmonieuse, la chère enfant insouciante. Hélas ! elle croyait à l'amour et à ses illusions, comme à des biens célestes et infinis.

Elle ignorait qu'ici-bas la mort atteint de pré-

férence le nom le plus doux, la plus tendre fleur, le vœu le plus suave, et les fait soudain disparaître comme un éclair passager.

Sous une croix funéraire la jeune artiste repose maintenant toute seule ; seule et silencieuse, elle est perdue dans un coin du monde, sous la terre noire.

Beauté, jeunesse, gaieté, pouvait-on croire que vous péririez si tôt !.... Hélas ! quoiqu'elle ait disparu à nos yeux, personne ne veut croire à la mort de ma chère Dridri.

XXVIII

CHANT DU GONDOLIER

Sur la mer calme et murmurante, toutes les étoiles flottent légèrement ; hélas ! pourquoi seule manques-tu à leur chœur lumineux, ô mon astre charmant !

Un chant mélodieux s'élève des rivages et des canaux ; pourquoi, ma Ninitza, pourquoi

n'entend-on pas aussi ta voix chanter gaiement?

La nuit mystérieuse, aux tendres chuchotements, te réclame, ô ma bien-aimée! comme sa plus belle couronne; la gondole gémit tristement, car il y a si longtemps qu'elle ne t'a bercée sur les lagunes.

Ah! descends leste et joyeuse du haut de ton noir palais; viens régner, viens briller sur les flots comme un astre divin.

Voici la lune monter au ciel du sein des ondes; son front pâle flotte et s'élève à travers les vapeurs de la mer; oh! parais comme elle, douce lumière de mon âme; viens consoler le pauvre gondolier.

Car je veux charmer doucement ton rêve en chantant la barcarolle vénitienne, et je veux, ma Ninitza chérie, te bercer jusqu'au jour dans ma gondole.

XXIX

CANZONETTE SICILIENNE

Lorsque le vent furieux souffle et soulève les flots de la mer, le pêcheur s'arrête au rivage et chante en regardant les vagues.

Ainsi que lui, ma bien-aimée, tenons-nous à l'abri des tourments, et regardons de loin les flots de la mer et les misères de la vie.

La jeunesse nous conseille de traverser le monde, comme l'oiseau insouciant, le front dans la lumière et le cœur plein d'amour.

Laissons donc à la mer ses tempêtes ; laissons ses amertumes à l'existence, et du haut du rivage, rions avec le pêcheur de la colère des flots.

XXX

CHANT DE BONHEUR

Ma pensée vole vers toi, ma bien-aimée, comme l'oiseau qui va trouver son nid de feuillage ; elle pénètre dans ton beau sein comme le papillon qui se cache dans un berceau de fleurs.

Jour et nuit les désirs enflammés de mon âme te caressent tendrement, ô ma Ninitza ! et cueillent de doux baisers sur tes lèvres !

Mes yeux nagent dans une flamme mystérieuse quand je les dirige vers toi et qu'ils lisent dans ton sourire et ton divin amour et mon sort divin.

Tout ce qui dans le monde attire et séduit ; tout ce qui élève l'âme et fait de l'homme un Dieu : amour, gloire, bonheur, tu m'as tout donné, ô mon bel ange adoré !

Désormais la mort peut venir ; les destinées cruelles peuvent parcourir la terre ; je les at-

tends sans crainte et je nargue leur puissance fatale, car j'aime et je suis aimé.

Mon cœur est un jardin lumineux où chante un bel oiseau du paradis; ma vie, couronnée de bonheur, passe au sein de l'éternité comme une belle journée de mai.

Car l'amour est un soleil, et mon âme une fleur, et ma vie est un doux rêve; car Ninitza, la bien-aimée, m'a fait trouver le paradis dans un sourire et dans un baiser.

XXXI

CHANT D'AMOUR

Vois-tu l'aigle altier, ô ma bien-aimée, comme il s'élance, s'élève et vole au sein des nuages? Ainsi mon âme, heureuse de ta présence adorée, s'élance vers les cieux pénétrée de doux frissons.

Entends-tu la voix mystérieuse qui chante au milieu de la nuit, et flotte dans les airs avec le parfum des fleurs? Ainsi s'élèvent dans mon

cœur des voix mélodieuses, lorsque ce cœur te pressent de loin, ô mon bel ange!

Vois-tu, parmi les astres du ciel, les rayons lumineux que répand avec amour l'étoile de Vénus? Ainsi, quand ta beauté apparaît à ma vue, mes yeux s'enflamment et brillent d'une amoureuse ivresse.

Car le ciel a donné à l'aigle des ailes pour l'emporter dans l'espace, aux étoiles la douce lumière, et à la nuit les doux soupirs; mais, à toi, il a fait don de grâces enchanteresses, et, à moi, d'une âme pour t'adorer.

XXXII

FLEURS DE MUGUET

Bien des fleurs brillent dans le monde,
Bien des fleurs parfumées,
Mais, comme vous, petites fleurs de muguet,
Aucune fleur ne possède au monde
Parfum si doux et si doux nom.

Vous êtes les larmes des anges,
Sur la terre, du ciel tombées,

LACRIMĬORE

Multe florĭ lucescŭ in lume,
Multe florĭ mirositòre,
Dar ca voĭ, micĭ lăcrimiòre
N'are'n lume nicĭ o flòre
Miros dulce, dulce nume.

Voĭ sunteţĭ lăcrimĭ de ângerĭ
Pe pămînt din cer picate

Quand, parmi les étoiles bercées,
Leurs âmes pures
S'envolent en versant de douloureuses larmes.

Vous êtes délicates et blanches
Comme la bien-aimée de ma vie;
Avec vous, précieuses petites grappes,
Blanches petites perles,
Le printemps se fait des colliers.

Mais, tout à coup le vent froid,
Avant le temps vous fauche;
Ainsi le sort nous ravit
Tout ce qui, au monde nous sourit :
La fleur périt, la vie passe!

Când pin stelle legânate
A lor suflete curate
Sborŭ versând duĭoase lacrimĭ.

Sunteţi fragede şi albe
Ca iŭbita vietiĭ mele;
Cu voĭ, scumpe strugurele;
Albe mărgăritarele
Primavara' şĭ face salbe.

Dar de-o dată ventul rece
Fără vreme ve coseşte,
Astfel sòrta ne râpeşte
Tot ce'n lume ne zimbeşte :
Flòrea pere, vĭaţa trece.

XXXIII

LA GONDOLETTE

Avec Ninitza, dans la gondolette,
Quand je me promène lentement,
Le passant de la Piazzeta
Nous regarde en soupirant.
Alors le ciel devient serein,
Il brille gaiement pour nous deux,
Et l'Adriatique se calme,
Se calme pour nous deux.

LA GONDOLETTA

Ku Ninitza'n gondoletà
Când me primblu'ncetișor,
Trecatoriŭl din piazzetà
Ne privește- oftând de dor.
Atuncĭ cerul se'nsenină
Lucind vesel l'amindoĭ
S'Adriatica s'alină
Se alină pentru noĭ.

Dans les lagunes, s'il nous plaît
De flotter sur les vagues de la mer,
Pour nous le sirocco se tait
Au vert rivage du Lido.
Et sous sa longue rame
La gondolette saute doucement
Avec la Ninitza bercée,
Bercée sur mon sein.

Mènes-nous gaiement, rameur,
Du Lido à Saint-Marc;
Prends le long du grand canal
Qui se courbe comme un arc.
Va, tant que ma bien-aimée Ninitza,

In lagunâ de ne place
A pluti pe-al mâriĭ val,
Pentru noĭ sirocco tace
Pe-a luĭ Lido verde mal,
Si sub lunga sa lopatâ
Gondoleta saltâ lin
Ku Ninitza legănatâ
Legănatâ pe al meŭ sin.

Mènâ vesel, lopătare,
De la Lido la San Marc,
Jè de-alung canalul mare
Ce s'endòae ca un arc.
Mergĭ cât draga mea Ninitză

Restant près de mon sein enflammé,
Me donnera sa douce petite bouche,
Me donnera de doux baisers.

Tant que la lune sera au ciel,
Tant que le ciel sera serein,
A la Giudecca, vers la lagune,
Vole, ô brave gondolier;
Conduis-nous, Toni, tranquillement,
Jusqu'à ce que, ta gondole s'arrêtant,
Notre belle existence amoureuse
S'achève avec amour.

Stând la peptumĭ infocat,
Mĭ a da dulce sa guritză
Mĭ a da dulce srutată.

Cât va fi in ceruri lunâ,
Cât va fi senin pe cer,
La Giŭdecca, spre lagunâ
Sborĭ voĭnice gondolier.
Du-ne Toni'n liniştire
Pân ce stând gondola ta
Vĭaţa nòstrâ de iŭbire
Ku iŭbire va'nceta.

XXXIV

LA CROIX ABANDONNÉE

OU LE STRIGOÏ (VAMPIRE).

Au fond de ce vaste précipice où le vent en fureur souffle éternellement, vois-tu une croix abandonnée qui est sans cesse agitée par la rafale ?

L'herbe ne croît pas tout autour, et jamais aucun oiseau n'arrête son vol pour se poser à son sommet, car on entend sous terre gémir en tout temps une voix lamentable, une voix effrayante !

Là-bas, pendant l'obscurité de la nuit, on voit des milliers de feux follets luire et voltiger mystérieusement, et tout à coup, à leurs pâles lueurs, apparaît un fantôme qui blasphème.

Voyageur infortuné, fuis loin de ce sentier maudit si ton cheval est de race, car sous la

croix de cette tombe où la paix ne descend jamais, git un vampire solitaire !

Jadis, par une nuit obscure, de doux chuchottements d'amour flottaient mystérieusement dans l'air ; deux ombres tendrement embrassées erraient dans la vallée et parlaient d'amour éternel.

Tandis que sur le sommet d'une colline lointaine on voyait à peine se mouvoir, aux pâles reflets des étoiles, un blanc coursier enfanté par le vent ; sa crinière était toute hérissée, et ses sabots légers marquaient des traces sur le sol.

« Ne pars pas, non, mon ami, disait la tendre jeune fille d'une voix émue et les yeux pleins de larmes. Oh ! je t'en conjure au nom de la sainte croix, reste auprès de moi, mon bien-aimé ; ne t'éloignes pas !... » Mais le jeune homme ne répondit pas...

Il prit sa maîtresse dans ses bras, la pressa ardemment sur son cœur, lui donna un doux baiser, puis s'éloignant rapidement et s'élançant avec joie sur son coursier de guerre..... il disparut dans l'obscurité.

Qui ose courir ainsi au sein de la nuit comme un esprit de tempête ? qui fuit ainsi, à la douzième heure nocturne ? C'est un cheval blanc avec son maître.

Le vent souffle et gémit, le cheval s'élance

bravement et dépasse le vent dans sa course... Mais voici, voici qu'à travers les vapeurs de la plaine apparaissent tout à coup des milliers de feux follets.

Ces lueurs trompeuses volent et s'éloignent; le cheval vole également et les poursuit; mais à chaque pas, il approche rapidement du précipice... Arrête, arrête !... Du haut des rochers ils tombent ensemble, cheval et cavalier, dans le gouffre immense !...

Et depuis, on entend au fond de ce gouffre des gémissements et des blasphèmes impies que le vent de la nuit emporte; et depuis il apparaît souvent un fantôme horrible qui sort du tombeau.

XXXV

LA FÉE DES MONTAGNES

LÉGENDE ROUMANE.

A MADAME LA PRINCESSE M* C***

I

Au beau pays de Moldavie, la vie est douce et joyeuse; aux doux rayons du soleil de la Moldavie, les fleurs s'entrelacent amoureusement. Là, bien des oiseaux aux chants mélodieux ravissent l'esprit de celui qui les écoute; bien des jeunes filles et des jeunes femmes ravissent le cœur de celui qui les regarde.

Mais dusses-tu parcourir le monde, ô mon

frère ! pendant le cours de neuf années éclairées constamment par le soleil ; dusses-tu aller dans la montagne parmi les montagnards et descendre dans la vallée parmi les habitants de la plaine ; dusses-tu traverser neuf grands pays et franchir neuf océans immenses, tu ne trouverais pas de fleur, pas d'oiseau, pas de jeune femme charmante, pas d'adorable jeune fille qui puisse se comparer à Mariora Floriora, la fée des montagnes.

Elle était blanche comme la fleur argentée du muguet, douce comme le printemps, svelte et gracieuse comme le petit du chevreuil. Sa taille flexible passerait dans une bague. Elle n'était ni grande ni petite, mais elle possédait des trésors de beauté, des promesses de voluptueux bonheur, et semblait moulée exprès pour les étreintes passionnées de l'amour.

Ses yeux répandaient la joie dans le monde ; sa chevelure dorée et fine comme de la soie attiraient irrésistiblement les regards et brillaient sur son front en molles ondulations pareilles aux ondulations des épis dorés quand le vent souffle dans les guérets.

Et puis, ô mon frère ! elle portait une fleur rose sur les lèvres, et sa bouche était un écrin de blanches perles, et sa figure un bouquet de mille charmes attrayants. Elle possédait en outre deux beaux lis couronnés, chacun, d'une

fraise vermeille, si blancs tous deux, si divins qu'on aurait donné volontiers sa vie pour les caresser une seule fois.

Lorsque la jeune fée se montrait dans la plaine, les fleurs s'animaient gaîment, se balançaient avec amour devant elle en exhalant les parfums cachés dans leurs calices et lui parlaient ainsi :

« Sois la bienvenue, chère petite sœur, Mariora Floriora. Dis-nous ce que tu veux ; confie-nous tes désirs. Veux-tu des parfums de *Sulcina*, qui ont le don de calmer les passions ardentes ? Désires-tu des parfums de basilic dont le pouvoir mystérieux attire les amants ? Veux-tu des parfums de muguet qui font rêver d'amour ?

« Cueilles-nous, ô sœur chérie ! pour nous enlacer dans tes cheveux et pour nous cacher dans ton sein. Nous serions si heureuses de caresser tes boucles soyeuses, et de terminer notre destinée sur ton beau sein ! »

Mariora se rendait à leurs vœux ; elles se plaçait sur l'herbe à côté d'elles, les caressait doucement, leur donnait de doux baisers, puis les mêlait à ses cheveux et s'en parait si gracieusement que les passants, émus à son aspect, s'arrêtaient en disant : « Voici la fée, la sœur chérie des fleurs ! »

Lorsqu'elle allait visiter les montagnes, les

vieux *Carpathes* rajeunissaient tout à coup ; ils se couvraient de mousse verte, ils épuraient le cristal de leurs sources, ils éveillaient les oiseaux de leurs forêts, et disaient à la jeune fée :

« Salut à toi, belle Mariora Floriora ! Dis-nous ce que tu veux ; confie-nous tes désirs. Veux-tu de l'eau pure et cristalline pour rafraîchir ta figure gracieuse ? Désires-tu jouer avec les petits des chevreuils, ou bien entendre le chant des oiseaux harmonieux ? Veux-tu goûter le miel de nos abeilles et connaître le charme de nos doïnas d'amour ? »

La fée se rendait à leurs vœux. Elle s'asseyait aux bords des ruisseaux murmurants ; elle plongeait sa figure gracieuse dans le frais cristal de l'onde ; elle goûtait le miel parfumé des abeilles ; elle jouait avec les petits des chevreuils, et son cœur était ravi par les chants des oiseaux qui voltigeaient sur la cime des arbres, et par la douce mélodie des doïnas qui résonnaient au fond des forêts.

Partout où elle apparaissait, les douces paroles allaient à sa rencontre, et elle traversait la vie comme une abeille dans un parterre de fleurs. Parfois, cependant, elle s'arrêtait pensive, le cœur ému, car il lui semblait entendre une voix mystérieuse qui lui disait :

« Oh ! chère Mariora Floriora ! que tu es belle

et gracieuse! Que ton cœur est joyeux! Tu as ensorcelé bien des esprits, tu as troublé bien des cœurs! Mais as-tu pensé déjà, ou n'as-tu point pensé qu'il est temps d'aimer à ton tour, car le Seigneur Dieu t'a donné deux beaux yeux pour éclairer le monde, un sein voluptueux pour être caressé, et des lèvres charmantes pour être baisées?

« Sais-tu, en outre, ou bien ne sais-tu point que tu dois mourir et puis ressusciter dans un autre monde, et que tu auras à rendre compte là-haut des trésors que Dieu t'a mis dans le cœur? Toutes les fleurs de la terre prennent le chemin de la tombe pour retourner au ciel; mais la fleur du lac se tient aux portes du paradis, et demande à ses sœurs ce qu'elles ont fait de leurs parfums ici-bas.

II

Voilà que, par une matinée de soleil, Mariora fit la rencontre d'un étranger monté sur un coursier sauvage des montagnes, lequel était marqué au front d'une étoile d'argent. Sitôt qu'elle l'apercut, la jeune fée s'arrêta malgré elle en baissant les yeux devant lui; son cœur battait bien fort et ses joues se coloraient de deux roses vermeilles.

L'étranger s'arrêta également de son côté ; son cœur battait aussi avec violence, tandis que le coursier hennissait fièrement, et de sa voix réveillait l'écho de la vallée.

« Salut à toi, ma belle enfant.

— A toi salut, mon beau cavalier.

— Charmante enfant, ma bien-aimée, dis-moi la vérité : es-tu la fille d'un empereur ou quelque beau rêve que j'ai rêvé ? Car, depuis que je suis dans ma force de jeune homme, j'ai parcouru bien des contrées, j'ai franchi bien des frontières, j'ai caressé bien des jeunes filles, mais je n'ai pas encore rencontré de par le monde une taille et des traits aussi gracieux que les tiens.

— Beau cavalier, si tu veux savoir qui je suis, demande-le aux fleurs, à mes sœurs chéries.

— Es-tu la fille des montagnes ou des plaines? Es-tu de race humaine, ou bien dois-tu le jour à quelque zméou fantastique?

— Beau cavalier, si tu veux savoir qui je suis, demande-le aux vieilles montagnes des Carpathes, aux ruisseaux limpides, aux oiseaux harmonieux et aux petits des chevreuils.

— Oh ! ravissante fleur de beauté ! tu es, sans nul doute, la fée des montagnes, la sœur chérie des fleurs, la douce compagne de l'aurore ; tu es la fiancée de mon âme, celle que ma bonne étoile a promise à mon cœur. »

Floriora se troublait à ces mots, et cependant son cœur s'épanouissait de bonheur. Le cavalier, de son côté, la regardait avec des yeux ardents, et sa poitrine s'agitait violemment, tandis que le coursier hennissait en bondissant dans la plaine.

Voilà que tout à coup une jeune fille apparut auprès d'eux ; elle portait un joyeux sourire sur les lèvres, une belle chemise brodée sur les épaules et des papillons dorés dans les cheveux.

Cette charmante enfant des montagnes sortait d'un verger voisin où elle avait cueilli, pour les placer près de son sein blanc comme la neige, de petits bouquets de fleurs et de petites branches de cerisier couvertes de leurs fruits vermeils. Ses pieds effleuraient à peine l'herbe de la plaine, et sa voix joyeuse chantait ainsi :

« Je porte sur mon sein un jardin de fleurs ravissantes dont le parfum enivre et inspire l'amour.

« Dans ce jardin on trouve des fraises et des cerises vermeilles, mais on ne peut les cueillir qu'en me donnant sa vie en échange.

« Bel étranger, ne veux-tu point goûter de ces fruits délicieux pour rafraîchir ton cœur ?

« Regarde et dis s'il existe sous le soleil des fruits aussi beaux, aussi doux que ceux que je porte sur mon sein. »

Tout en chantant, la jeune fille s'arrêta ; sa main écarte innocemment les plis de sa chemise sur la poitrine, et découvre les contours gracieux de sa gorge à travers les bouquets de fleurs et les petites branches de cerisier qu'elle y avait cachés.

L'étranger en fut ébloui; il tendit rapidement la main pour toucher aux fruits, mais la fée arrêta dans l'air cette main téméraire, et dit d'une voix émue :

« Oh ! ne cueilles pas ces fruits offerts par la jeune fille, car moi je possède un jardin beaucoup plus beau et beaucoup plus riche ; il est à toi, je te le donne pour toujours ; à toi, les fruits de mon jardin, à toi, la fleur de mon âme. »

L'étranger, transporté de joie à ces mots, prit la fée dans ses bras, la pressa tendrement sur son cœur, et lui répondit avec amour :

« Ah ! dès ce moment je mets un terme à mes courses à travers le monde, et j'attache mon cheval à ta porte pour me fixer auprès de toi et te consacrer toute ma vie. »

Floriora l'écoutait avec ivresse ; sa poitrine se soulevait d'émotion, son front se couvrait d'une auréole lumineuse et ses yeux nageaient dans des larmes de bonheur, pendant que le coursier hennissait doucement et livrait sa crinière aux caresses de la charmante fée des montagnes.

III

Les ombres de la nuit s'étendaient sur le monde et l'enveloppaient de mystère, lorsque apparut soudain au sommet de la montagne un point lumineux qui grandit lentement et prit la forme du soleil nocturne; c'était la lune elle-même, douce et radieuse comme le front d'une heureuse fiancée.

Elle s'arrêta un instant à l'horizon pour regarder au fond de la plaine silencieuse deux ombres qui s'embrassaient avec amour et qui oubliaient le monde au sein de leur enivrement. La lune prit un plus doux éclat à cette vue et fit signe aux étoiles de la suivre ; soudain les astres lumineux se montrèrent au sommet de la montagne et fixèrent leurs regards sur les deux ombres bienheureuses.

Mais à l'heure de minuit, ces ombres disparurent comme par enchantement ; alors la lune, poursuivant sa course dans le ciel, déclina lentement derrière les cimes des Carpathes, pendant que les étoiles, brillant d'un plus vif éclat, se parlaient ainsi :

« Fleurs errantes et lumineuses, avez-vous vu de vos yeux, là-bas sur la terre silencieuse, avez-vous vu la fée des montagnes aux bras de

son amant? Elle avait si bien oublié le monde dans l'extase de son amour, qu'elle ne nous a pas même aperçues.

« Où donc se sont cachés nos deux amants? Voulez-vous, mes sœurs, que nous allions les découvrir? Montons un peu plus haut dans le ciel, du côté de l'occident, et passons devant la petite fenêtre de cette chaumière perdue là-bas dans la plaine. »

Les étoiles prirent gaiement leur volée dans le ciel, se dirigèrent vers l'occident, s'arrêtèrent en face de la petite fenêtre, et leurs regards pénétrèrent dans l'intérieur de la chaumière. Ce qu'elles y virent, nul ne le sait; mais tout à coup elles brillèrent d'un éclat ardent, puis elles s'éloignèrent dans l'espace en entrelaçant amoureusement leurs rayons.

Aux premiers rayons de l'aurore, lorsque les oiseaux commencent à chanter, la fée s'éveilla comme d'un rêve aux bras de son amant qui la pressait tendrement sur son cœur et lui donnait de doux baisers, tantôt sur ses joues roses, tantôt sur ses lèvres vermeilles, tantôt sur les ondulations de ses cheveux dorés, tantôt sur les divins contours de son beau sein.

Heureux amant! il nageait dans une voluptueuse extase en admirant sa ravissante maîtresse, et lui disait: « Oh! ma bien-aimée Floriora, ma blanche colombe, que tu es belle

dans l'enivrement de l'amour! Oh! reste encore là, près de moi, afin que je t'admire toujours et que je caresse ta chevelure soyeuse et que je te donne toute mon âme dans mon dernier baiser! »

La fée l'écoutait avec des larmes dans les yeux, puis elle riait comme un enfant, s'éloignait, se rapprochait de son amant comme un papillon voltigeant autour d'une fleur; tantôt elle cachait sa gracieuse figure dans ses cheveux, tantôt elle la montrait souriante à travers ses boucles dorées, tantôt elle chantait gaiement comme un oiseau.

Tout à coup cependant elle s'arrêta, fit un signe mystérieux dans l'air, et soudain apparut une table richement ornée et couverte d'un voile brodé d'or. A sa vue les deux amants se réjouirent follement; ils y prirent deux verres et portèrent un toast à leur bonheur en disant:

« A nous l'amour et la vie! jouissons de la jeunesse, de la beauté et des trésors que Dieu a mis dans nos cœurs. »

IV

Le lendemain Floriora se couvrit de ses plus beaux ornements et sortit de la chaumière à

la lumière du soleil ; elle fit un nouveau signe mystérieux dans les airs et soudain s'avança vers elle un char léger et mignon comme le nid d'une fée. Les deux amants y montèrent, et Floriora s'adressant au coursier, lui dit : « Mon beau coursier à la robe frisée, lève ta crinière au vent et ton ombre à la terre, et vole à la surface de la plaine avec la vitesse du vol de la pensée ! »

Le coursier hennit et s'élança avec une telle rapidité que son ombre elle-même ne pouvait le suivre ; il traversa les vastes champs tout le long des Carpathes. Mais quand les montagnes la virent assise à côté d'un étranger, elles desséchèrent les feuilles de leurs forêts, elles troublèrent le cristal de leurs sources, elles étouffèrent la voix de leurs oiseaux.

Et lorsque les fleurs aperçurent leur jeune reine à côté de l'étranger, elles penchèrent tristement leurs fronts vers la terre, se couvrirent de larmes, tremblèrent sur leurs tiges comme à l'approche d'un orage et dépérirent toutes en un clin d'œil. Cependant Floriora ne regardait plus ni les montagnes ni les fleurs, car elle n'avait des yeux, elle n'avait du cœur que pour son amant.

Le coursier fuyant rapidement s'arrêta au bord d'un clair ruisseau, et Floriora, sautant légèrement de son char, se plongea dans les

ondes; la source limpide en frémit de joie et enveloppa le corps de la fée d'un voile transparent. Les flots murmuraient gaiement autour d'elle, glissaient sur ses épaules, la berçaient comme une fleur, et attachaient des guirlandes de diamants liquides à ses cheveux, des colliers de perles à sa gorge.

Enfin elle sortit radieuse du sein des flots et parut aux rayons du soleil dans toute sa divine beauté. L'astre du jour s'arrêta dans le ciel en la voyant, couronna son front d'une auréole de rayons dorés et ses lèvres ardentes absorbèrent les gouttes brillantes qui couvraient le corps de Floriora; cette rosée parfumée monta en léger nuage vers le ciel pendant que la voix du soleil descendait sur la terre pour dire à la fée :

« Oh! chère Floriora, tu es bien belle, bien aimante, bien oublieuse du monde; mais as-tu pensé jamais ou n'as-tu point pensé que le bonheur a un terme ici-bas et que les plus doux rêves finissent souvent amèrement. Sais-tu, en outre, ma chère enfant, que les fleurs, tes sœurs chéries, ont dépéri dans les plaines et sur les montagnes, et qu'elles sont allées se plaindre au ciel de ton cruel abandon? Eh bien! quoi qu'il arrive, que le seigneur Dieu soit clément ou sévère pour toi, laisse-toi guider par la voix de ton cœur, car un seul instant d'a-

mour dans la vie vaut une éternité de bonheur! »

V

Quand la destinée le veut, il arrive plus d'événements en une heure que pendant des années entières.

Le troisième jour Floriora sentit son cœur se troubler et ses pensées devenir rêveuses, et ses yeux verser des larmes. Pourquoi pleurait-elle ainsi à côté de son amant? Nul ne pourrait le dire; elle pleurait sans raison aucune. Pourquoi les fleurs se couvrent-elles de larmes au matin? l'aurore, pourquoi répand-elle une rosée de pleurs?

La journée était calme; le monde nageait dans la lumière et le silence; les oiseaux se taisaient dans la fraîcheur des arbres; l'ombre seule se mouvait à la surface de la terre en luttant contre les rayons du soleil et se retirait graduellement au sein des bois.

Floriora se sentait oppressée et agitée d'un pressentiment mystérieux; elle soupira tristement et dit à son amant d'une voix affaiblie: « Chante-moi ta doïna, ô mon bien-aimé! pour que mon âme se réveille à ta douce voix. »

L'étranger prit la fée dans ses bras, et pen-

dant qu'il la berçait comme une enfant, sa voix chantait ainsi :

« Ma jeunesse a fleuri comme la violette des bois depuis le jour où ma belle maîtresse, pareille à une étoile, a brillé à l'horizon de ma vie.

« Cher astre de mon cœur, astre charmant d'amour, oublie le ciel pour moi ; j'oublierai la terre pour toi. »

Tout à coup son chant fut interrompu par les cris déchirants d'une mère qui avait perdu son enfant ; cette voix douloureuse s'élevait du sein du village et s'unissait dans les airs aux sons lugubres d'une cloche ;

A ces cris de désespoir, à cette harmonie funèbre, le cœur de Floriora fut pénétré d'un sentiment étrange de tristesse mêlé d'effroi ; elle jeta ses regards autour d'elle, les dirigea du côté des montagnes, et pâlissant tout à coup elle courut se réfugier dans les bras de son amant :

« Oh ! mon ami, dit-elle, ne vois-tu pas venir le Zméou des montagnes ? Le voici, le voici qui arrive pour m'enlever à toi ; c'est le seigneur Dieu qui l'envoie, car depuis que je t'ai donné mon amour, les fleurs de la plaine ont dépéri et sont allées se plaindre au ciel de mon abandon. »

On voyait en effet s'avancer du côté des montagnes un Zméou porté par un nuage noir qui

s'étendait rapidement sur l'azur du ciel; la nature frémit, les cœurs tremblèrent et l'orage éclata. Au milieu du fracas du tonnerre, la pluie tombait à torrents, le vent mugissait et brisait les arbres.

Un long éclair sillonna l'espace et soudain, à sa lueur blafarde, la main invisible du Zméou enleva la jeune fée des bras de son amant..... Puis tout disparut, le nuage s'effaça et l'azur céleste brilla dans toute sa splendeur au-dessus de la terre.

VI

Où donc est Mariora Floriora, la charmante fée, la sœur chérie des fleurs, la douce compagne de l'aurore? dans quelle contrée a-t-elle émigré? sur quels rivages a-t-elle arrêté ses pas? A-t-elle traversé neuf grands pays et franchi neuf océans immenses? s'est-elle envolée dans la région des étoiles, au beau pays des fées? Nul ne le sait, nul ne pourrait dire où se trouve en ce moment la douce merveille.

Mais à l'heure de minuit, lorsque la lune est à moitié de sa course, on entend d'étranges chuchotements venir des montagnes et une voix mélancolique chanter ainsi :

« Fleurs de muguet, fleurs du printemps,

mon cœur est aussi pur que vos blancs calices; mais hélas! chaque souffle du vent y fait naître un brûlant regret :

« Est-ce le vent délicieux du printemps? il m'apporte le regret du beau pays de Moldavie.

« Le vent souffle-t-il à travers les fleurs? il m'apporte le regret de mes sœurs chéries.

« Souffle-t-il à travers les chênes? il m'apporte le regret de mon bien-aimé.

« Oh! mon doux ami, combien mon cœur gémit amèrement de ton absence; viens, accours auprès de moi; viens m'apporter ton amour, car la solitude est bien cruelle et la vie est bien amère loin du pays natal!

« Oh! mon bien-aimé, cher fiancé de mon âme, écoute la voix de mon cœur qui t'appelle sans cesse, car le vent délicieux du printemps me fait rêver à ma patrie, et le vent qui souffle à travers les fleurs me rappelle mes sœurs chéries... Mais hélas! il n'est point de plus cruel regret que le regret de ton amour! »

NOTES

---

(1) La Doïna est un genre particulier qui n'a point son equivalent dans la poésie française ; c'est un petit chant qui tient à la fois de la chanson des Trouvères lorsqu'elle est consacrée aux sentiments tendres, et des *Lieder* des Allemands lorsqu'elle embrasse tout ce qui est compris, en littérature, sous les noms divers d'ode, d'hymne, etc.

(2) La bourse de cuir tient lieu de giberne.

(3) Hraconit, esprit infernal dans la croyance populaire.

(4) Sang-Rouge, *idem*.

(5) Danse populaire de la Romanie qui rappelle exactement le chorus antique des Romains ; les femmes et les hommes se prennent par les mains et forment de grandes rondes au centre desquelles se tiennent les musiciens, *lautari*. Il est d'usage que l'un des jeunes

gens chante pendant les évolutions de la danse ; ces chants portent également le nom de *horas*.

(6) Vircolicĭ, c'est l'éclipse. La superstition populaire prétend qu'un dragon, du nom de Vircolicĭ, dévore la lune.

(7) Long tuyau en bois de cerisier dont les bergers de la Romanie tirent des sons mélodieux que l'on entend à de très-grandes distances. Anciennement le boutchoum servait à donner le signal des combats.

(8) Manteau en peau de mouton.

(9) « Sbîrnie córda din arcu'ĭ, fulgerĕ sagéta'n vînt. »

Ce vers est intraduisible ; à la lettre cela voudrait dire : la corde de son arc vibre, et la flèche en partant jette des flammes comme la foudre.

(10) La Moldavie ; les armes de ce pays sont représentées par la tête d'un bison.

(11) Ce ruisseau des Carpathes s'appelle Maghiarnitza.

(12) André le prêtre.

(13) Vallée aride.

(14) Hommes armés, pour la plupart Albanais, au service des princes phanariotes, et qui étaient chargés de poursuivre les brigands, espèce de maréchaussée.

(15) Fug cum fuge-o rîndurica
Fug ca fulgerul ce pica
Si se duc voĭniicĭ duc
Cu urgie de haĭduc.

Ces quatre vers perdent naturellement dans la traduction non-seulement le mouvement vigoureux qu'il y a dans l'original, mais aussi leur harmonie imitative.

Gœthe a dit avec raison :

Wer den Dichter will verstehen
Muss in Dichter Lande gehen.

Pour saisir tout ce qu'il y a de beau dans une poésie, il faut la lire dans l'original ; pour comprendre ce que le Rouman attache

d'idée de suavité dans le mot *Doïna ;* pour sentir ce qui se passe dans l'âme du poëte en présence de cette belle nature qu'il a chantée dans ses *Adieux à la Moldavie,* dans son *Retour au Pays,* il faut, comme le dit Gœthe « aller dans le pays du poëte. »

(16) Kofitza est une espèce de broc en bois.

(17) Les diseuses de bonnes aventures se servent de quarante et un grains de maïs.

(18) Personnage fantastique des contes populaires.

(19) Espèce de mandoline à huit cordes.

(20) Sobriquets donnés par le peuple aux Tzigani ; en général, les musiciens *lautari* sont Tzigains.

(21) Les *lautari* portent le fez grec sur la tête et sont couverts d'une longue robe appelée *jubé.*

(22) Paysan élu par le village pour prélever les contributions.

(23) Le peuple de la Romanie a un talent admirable pour faire chanter les feuilles de certains arbres : ils les placent entre leurs lèvres et leur impriment des vibrations qui produisent des mélodies tout à fait étranges.

(24) Le mot doru n'a point d'équivalent dans la langue française ; il exprime un sentiment puissant qui tient à la fois du désir, du regret, de l'espoir, de la douleur et de l'amour.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A M. Alexandre Weill	5
I. — La Doïna	17
II. — La vieille Kloantza	19
III. — Les trois Archers ou l'Autel du Monastère de Putna	24
IV. — La jeune Maghiare	27
V. — André Popa	31
VI. — Kraiu-Nou ou la nouvelle lune	34
VII. — La Source enchantée	38
VIII. — L'heure fatale	40
IX. — Le Brigand et la Nonne	43

Pages

X. — Fet-Logofet..... 45
XI. — La Hora..... 47
XII. — La Strunga..... 49
XIII. — Chant des Brigands..... 51
XIV. — Le Sylphe (Sburatorul)..... 53
XV. — Cinel-Cinel..... 55
XVI. — Le Doru 56
XVII. — Doïna d'amour..... 57
XVIII. — La jolie Fille des Montagnes..... 58
XIX. — Le Tatare, chanson du XVe siècle. 59
XX. — Le petit Oiseau..... 60
XXI. — 31 janvier 1844, jour de l'affranchissement des esclaves..... 61
XXII. — Adieux à la Moldavie..... 63
XXIII. — Retour au pays..... 64
XXIV. — Le Rêve..... 66
XXV. — Le Pêcheur du Bosphore..... 68
XXVI. — Biondinetta, la porteuse d'eau de Venise 70
XXVII. — Dridri 72
XXVIII. — Chant du gondolier..... 74
XIX. — Canzonette sicilienne..... 76
XXX. — Chant de bonheur..... 77
XXXI. — Chant d'amour..... 78
XXXII. — Fleurs de muguet. — Lacrimïore.. 80
XXXIII. — La gondolette. — Gondoletta..... 82

Pages

XXXIV. — La Croix abandonnée ou le Strigoï (Vampire) 85

XXXV. — La Fée des montagnes (légende Roumane) 88

Notes 105

FIN DE LA TABLE

W84

Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: August 2006

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
May-June 1988
were Quality Bound

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 173 890 8